



MALVINA
OU
L'INSTINCT DU COEUR.

TRADUIT DU POLONAIS

PAR SON AUTEUR.

TOME I.

à
VARSOVIE,
de l'Imprimerie de C. BARRON
1847.

ALPHABET

ALPHABET DU COMMERCE

ALPHABET DU COMMERCE

26/3426



174894

174894

174894

ALPHABET

ALPHABET DU COMMERCE

174894

à Mon Frère.

Je n'ai point écrit d'autre lettre pour peindre
 au frotte de vous dédié un ouvrage qui approche
 de la perfection, mais mon cœur est subjugué des
 l'enfance à attacher votre sœur à tous les événements
 au peu important de sa vie; incessamment à être en-
 couragée, guidée et consolée par vous dans les occu-
 pations banales comme dans les cas les plus gra-
 ves, pendant je fais autrement que de mettre mon
 ouvrage sous votre protection. Malheur n'a d'autre
 mérite que celui d'être le premier roman écrit dans
 notre langue. Les anciens romans de Scudéry et
 de l'abbé de l'Épée, dérivent les sources de nos amé-
 riques; mais ils ne font pas tableau de la Société
 moderne. Ce tableau dans Malheur n'est ni fait ni
 parfait; mais si nous-mêmes même ne pouvons pas être
 le critique; celui qui parcourra ces pages verra
 une sœur que notre langue est incapable de tout
 les genres; on voudra alors perfectionner et que son
 bonne volonté d'écrite pu que s'élèvent l'indigne ici.

Je suis aussi que beaucoup de genres d'écrite
 auraient été préférables à un roman, et plus utiles
 même; mais comme je ne me sentais pas en état
 d'écouter une plus vaste entreprise, j'ai écrit celui

qui d'ailleurs peu dans notre langue en fait espérer
que son travail ne sera pas infructueux. Je crois
d'ailleurs qu'on pourra y trouver, sous cette quelque
folie car il me semble que les préceptes, les vici-
tés, les leçons qu'on y trouve sous une enveloppe
malgré d'ailleurs peuvent faire plus d'effet qu'une morale
sèche dénuée de l'intérêt et de la piquante de la curio-
sité; et que peu de gens sont tentés de lire. Dans
les romans, portraits véritables de la vie Sociale,
chaque lecture les entraîne dans il a été stupé-
faits, les émotions que son cœur à ignoré, les faits
dans les quels il est tombé, les passions dans la
volonté a travaillé son être. Il s'accepte involontai-
rement de ce parallèle, compare, réfléchit et ap-
prend le résultat de toutes ses réflexions sans particu-
larité est, l'histoire personnelle que dans tous les temps
et à toutes les époques de la vie, agit pour la
vertu, est certainement la plus sûre manière
d'agir pour le bonheur.

Cette petite bien chère à mon cœur me porte
vers vous avec ferveur. Connaissant de la vérité de
cette maxime universelle pourquoi je desire de vous
voir un jour parfaitement heureux, mais, que j'ai tou-
jours vu être l'absence agissant pour la vertu, et
connaissant toute votre inclination au bonheur des au-
tres, ainsi qu'on bien public.

Malvina ou l'instinct du Cœur.

Enfin quand le rayon luit et l'écrit encore
Sourire fléchit rapide à déjà plus l'émotion.

De Lille

Impr. Chap. 1^{er}

CHAPITRE I. LE COUP DE TONNERRE.

Après que l'orage est passé, il est paré
qu'on dit dans ce Selon, ne pourrait-on avoir
la croix? — Ah! un cheval des milliers de croix
vous avez avallé. — La gaze qui remplit les vi-
stres, se leur promettent par d'appacher; tandis que la
fraîcheur de l'air, ainsi que l'onde du rivage per-

« s'élevaient autour jusqu'à vous. » — Mais si noble
 petite patrie, (c'est-à-dire Malvina ou au moins) ce
 ne sont pas les roses, mais bien plutôt l'orange
 qui vous effroge et fait: il en est tel qu'il a été avec
 s'élevait pendant quelques heures, mais comme tout
 est tranquille dans ce moment s'explique que ses fleurs
 se colorez ainsi, et pour la recevoir tout à fait
 à son aise, je vais poser cette précieuse fleur qui
 lui rappelle les bords les plus brillants, de carnaval
 fleurir. » —

La jeune et saine Vanda, rassurée par
 ces mots, courut ouvrir la fenêtre et Malvina
 posant son ouvrage s'assit au piano et joua
 l'air chéri. Vanda fit le tour du Salon en dan-
 sant et tout en se rappelant les bords de l'Ivoire
 elle euhla qu'il est jamais touché, lorsque tout
 à coup prenant un air grave et posé comme
 il convient à une personne formée, elle s'assit
 auprès de sa sœur. *Alors vint avec de s'élancer;*
Saisissant cette douce ma sœur, et faisant tout enten-
dre, je vous prie, quelques uns de ces Romances plain-
ties, qui s'élevaient malgré moi, lorsque vo-
us, douce soit les accompagnés; Malvina toujours
complaisante après avoir posé un moment, chanta
la Romance suivante: »

LA COURONNE DE FLEURS.

« Lorsque à l'aurore et lorsque au soir, s'élevaient
 les fleurs de la couronne de fleurs, et se posant
 sur la tête de mon aîné, et sur son aîné
 Parait par le front de mon Aïné
 Des plus belles fleurs du bouquet
 Parait sur le jasquille au milieu
 Le chère feuille à l'égoutte. »

Deux jours après ces fleurs étaient fanées
 Je trouvais Aïné s'effaçant.
 O mon aîné dit-elle en soupirant

Tel est le cours de nos années,

Tu vis Théose belle avec compagnie
 L'ambépine à ceint de balancer
 Ses yeux noirs embrassent le bonheur
 Théose s'effaçait son compagnon.

Hier tout-à-coup l'airain fané se souleva
 On euhla en chœur de beaux paris
 Un cœur noir euhla ses regards
 Fy la ces mots: *« C'est Théose. »*

Qui mit le vent que le ciel nous dépit
 Nous passons ainsi que les fleurs
 Hélas! demain tu pourras venir des fleurs
 Sur la tombe de ton Aïné.

Jamais la voix de Malvina ne parut plus touchante, elle répétait le dernier couplet à la prière de sa sœur, quand un bruit, semblable aux pas de quelqu'un qui marchait sur la terrasse, interrompit ses accents. Malvina se tût, et Vanda s'éffraya; mais reprenant bientôt courage, elles s'embardèrent à ouvrir le balcon, où elles ne virent qu'une obscurité profonde.

De gros nuages précurseurs de la pluie et de l'orage couvraient entièrement l'horizon; un calme profond (qui pour l'ordinaire précède la tempête) régnaît dans toute l'atmosphère, et un seul roulement faisait entendre ses accents sur le peuplier voisin.

Nous nous sommes trompées, dit Vanda, lorsque nous avons cru entendre du bruit; il n'y a personne ici; l'obscurité est totale, et comme malheureusement, nous ne sommes plus au tems où les Sylphes erraient autour des demeures des mortels, je suis d'avis de rentrer, car nous risquons de nous enlacher, et voilà tout. Malvina appuyée sur la grille et fixant les nuages noirs qui lui dérobaient tous

les objets, ne faisait pas trop attention aux signes concrets de sa sœur. Lorsqu'un éclair allouant l'horizon interrompit sa rêverie. Vanda profita de cet incident pour entraîner sa sœur dans la Salle et refermant les Volets et les persiennes, elle fit tout possible pour ne plus voir ni entendre les éclairs et l'orage.

A peine les deux sœurs s'étaient elles remises à l'ouvrage après avoir pris toutes ces précautions que la tempête la plus violente agita les peupliers qui entouraient le château. Une grosse pluie frappait les fenêtres et le tonnerre grondant au loin dans la contrée, rempli de frayeur le cœur timide de la jeune Vanda. Malvina elle même quoique supérieure à la crainte, fut pénétrée d'une terreur secrète et se levait pour donner des ordres indispensables en pareil cas; quand un coup de tonnerre très violent se fit entendre si près, qu'on ne pouvait donner qu'il n'eût éclaté dans les environs de la maison ou dans le village. Malvina demeura immobile de frayeur; mais voyant sa sœur tomber sans connaissance, elle se remit aussitôt pour la secourir et arrachant presque toutes les sonnettes, elle fit accourir ses gens

dont les solis furent bientôt reprenant toute sa sérénité à l'aimable poursuite. Ce n'est qu'en la voyant courir que Malvina put prêter attention aux détails que les domestiques lui racontèrent tous à la fois de l'impression que ce terrible coup de foudre avait fait sur chacun d'eux. *« J'aurais pu être aussi exposée à la mort, »* s'écriait Anna (la femme de confiance de Malvina) tandis que le jeune Marie se lamentait d'avoir causé la perte à Cern la petite chienne favorite, en laissant tomber le fer qu'elle avait à la main au moment du coup. *« Tout cela n'est rien comparé à mon déshonneur, »* disait le vieux Martin (l'homme et benoîte Valet de chambre qui de sa vie n'avait rien conté sans d'insupportables détails) il se disposait à produire un de ses longs récits lorsqu'un événement nouveau interrompit sa narration. Un des gens de la maison accourut annoncer au salon que ce coup de tonnerre était tombé dans la grange de la Mère Barbe; qu'il y avait causé un incendie qui menaçait le Village, vu la violence du vent. Malvina dont toutes les actions découlaient la bonté et le désir d'aider les malheureux, avait encore une raison particulière pour s'intéresser à la mère Barbe qui l'avait nourrie de son lait

et l'avait comblé de sa propre fille. Malvina, dit-je, malgré la nuit, le vent et les représentations du Vieux Martin qui lui faisait voir tout le danger à exposer sa santé dans cette circonstance, lui ordonna ainsi qu'à ses femmes de seigner sa soeur; et courut seulement d'un châle, elle vint où l'appellait son cœur compatissant. Guidée par la lueur des flammes elle vit bientôt le plus triste spectacle; la grange de la vieille Barbe était déjà brûlée avec sa récolte; sa charnière ainsi que quelques autres, étaient en feu; les paysans aveuglés par le préjugé qui ne permet pas d'arrêter un incendie que le feu de ciel occasionne, ne pouvaient ou ne voulaient donner aucun secours. Les cris et les pleurs, le nuit sombre, l'ouragan le plus violent, empêchèrent Malvina de se faire entendre et la remplirent de terreur; mais ses mots prononcés par sa soeur, d'une voix lamentable. *« Ah! ma petite fille, ma malheureuse sœur, enchaînée dans la chambre y jette-toi sans crainte! »* lui ôterent tout moyen de réfléchir. N'écoutant que la bonté de son cœur, elle se jeta épandue au milieu des bouffées de fumée qui obscurcissaient les lumières au moment où une solive embrasée en s'ébranlant, lui later-

ceps le passage. Ses sacris phéniques ne pou-
 vant plus égaler ses efforts généreux, l'aban-
 donnant tout-à-fait, elle vint enlever alors
 un inconnu qui traversant avec rapidité toute
 cette chassante enflammée, la retira de ce lieu
 plein de dangers et la porta au grand air.
 Malvina ne put appercevoir Tisive de son gé-
 néreux dévouement, car elle s'évanouit tout
 à fait; et l'inconnu ayant remis aux soins
 de ses femmes, courut sauver l'enfant qui au-
 rait pu devenir la cause innocente de la mort,
 de notre bienfaisante héroïne.

Le jeune inconnu bravant tous les dan-
 gers, parvint enfin à l'asyle où la petite Aïse
 malgré tout ce trouble et si près d'une mort
 cruelle, jouissait d'un profond repos; il la ca-
 cha, l'enveloppa de ce qui tomba sous sa main,
 et l'emporta. Le feu fat bienôt éteint par ses
 soins et ses conseils, tandis qu'on portait Mal-
 vina dans la Cabane voisine. En revenant à
 elle, ses yeux rencontreroient d'abord cet in-
 connu qui se lui vint appaître sepeasant que
 comme une ombre fugitive. Elle l'apperçut au
 moment où il la fixoit avec l'expression la plus
 touchante; Aïse, cet objet de sa plus tendre

solicitude était pupin de lui. *« Elle vit et se
 porta bien. »* (se hâtant de dire aussitôt) elle
*« vint chercher de pouvoir en fait prouver sa recon-
 naissance à sa généreuse protectrice. »*

La vue de l'enfant et peut-être ces paro-
 les et l'accent dont elles furent prononcées, con-
 tribuèrent à tranquilliser le cœur agité de Mal-
 vina en y répandant un attendrissement qui
 lui était inconnu. *« Allé et moi (dit elle) vous
 « dévot la vie à celui dont je débiterai déjà con-
 « naître le nom, pour savoir à qui je dois tant de
 « reconnaissance. »* — *« C'est votre vie que j'ai
 « donnée à vos vœux bien digne, sans doute, mais
 « dont ébranlé se vrait fait un devoir à ma place;
 « pour ce qui me regarde je n'aurais eu aucune
 « part que ce soit; mais fidèle à vos vœux, je dois
 « obéir, mais aussi en l'absence, le cœur de mon
 « voyage n'a cessé ici, au voyage n'a cessé quel-
 « ques heures, l'absence d'un moment de culture je me
 « suis permis de m'égayer dans les sentiers fleuris qui
 « conduisent au château, dont vous, Malvina
 « Ah! je me doute à présent. »* — Et moi aussi je me
 « doute qui . . . » (interrompé ma romance voulut
 elle dire) ses mots s'échappant involontaire-
 ment ne lui permirent pas de s'élancer à leur

incriméquence; elle rougit et n'acheva pas. Ludomir qui voyait son embarras lequit de ne l'avoir pas entendu et continua: *Lorsque l'orage recommença je me mis à courir vers le bosquet voisin; j'attendis le coup de foudre et je vis l'éclair; j'y volai aussitôt et le secourus le plus tôt possible de son vie par cela et je par être utile à l'infortuné, ainsi qu'à la santé.* —

Ludomir se tût à ces mots: la reine Barbe, émue de joie en voyant son Alce bien aimée, et sa Malvina chérie hors de tout danger, ne pouvait trouver assez d'expressions pour remercier leur surséant. Les gens de Malvina qui adoraient leur maîtresse, joignaient les accents de leur reconnaissance à ceux de la bonne nouvelle. Mais comment peindre la joie de l'aimable Vanda pleurant et riant tour à tour, remerciant Dieu, puis Ludomir, embrassant Alce, la secourus et tout ceux qui l'entouraient. Elle se jeta enfin dans les bras de sa sœur: *Al! Malvina que le Providence a bien fait! Surtout prouve que sa sœur, que sa sœur est si bonne et que nous nous aimons si tendrement.* — Cet épanchement de tendresse fit bientôt place à son humeur enjouée et elle ajouta en riant.

J'espère, Ma sœur, que vous m'enseignerez les lois de la chevalerie, que vous m'enseignerez à répondre sçavez-vous, vous savez que les Vallants différencient de l'honneur et de la Vie des Dames, étaient respectés par elles dans leurs antiques usages, nous n'avons pas de vices chéris; jusqu'à de nous et les lois de foudre; mais nous pouvons offrir un couple dans votre simple demeure, à celui qui nous est en même bien connu par son courage et son humanité. —

Malvina qui désirait plus vivement encore que sa sœur, pouvoir offrir sa maison à Ludomir, balançait néanmoins à faire cette proposition à un lête incertain, sur tout en l'absence d'une tante qui demeurait habituellement avec elle; mais le bonheur de Ludomir voulut que Vanda découvrit ce qu'il avait caché soigneusement devant elle; sa manche enroulée dévoila une blessure profonde qu'un brandon embrasé lui avait occasionné en tombant sur son épaule au moment où il sauvait Alce. Les Scrupules de Malvina s'évanouirent à cette vue, et il fut décidé à la grande Satisfaction de Vanda que les Dames engageraient le chevalier à les suivre et donneraient leurs soins à sa blessure.

Mabelle répandit ses bienfaits sur les paysans qui avaient perdu leurs chaumières, *«Et pour la petite Alice, dit-elle à sa nourrice, je l'ai élevée de ce jour.»* —

L'enfant s'attachait à la robe de Sa Mère adoptive ne voulant plus la quitter; Son ayeul y consentit avec joie; Ludomir prit la petite sur le seul bras dont il pouvait se servir et suivit les deux seurs au Château.

CHAPITRE II.

LETRE DE LUDOMIR A CÉLIMÈNE.

Paris le 14 May 18...

Je me flâte que vous avez dû recevoir les deux lettres que je vous ai adressées depuis mon départ. Ma mère bien aise n'y pouvait trouver que les expressions de mon tendre amour, du regret de l'avoir quitté et de cette inquiétude insupportable qui m'a fait abandonner l'aigle ou je courais auprès d'elle des jours deux et serais. Je ne rappellerai point les détails d'un triste et ennuyeux voyage; je l'ai mal entrepris par vos ordres, vous ne pourriez me voir sombre, pensif et presque malheureux (si jamais on peut l'être auprès de vous.) Votre tendre sollicitude imagine qu'un changement de lieu, tant que la distraction d'un voyage, parviendrait à calmer cette profonde mélancolie, ainsi que ces dans orgues d'une âme noble qui se sentant propre à tout, se trouve confondue par le sort le plus cruel à une nullité absolue.

Mais je me hâte de quitter ce sujet qui vous a déjà assez attristé et je passe aux dé-

tels de la journée d'hier: journée bien heureuse pour moi, puisqu'enfin j'ai eu le bonheur de me rendre utile.

M. Ludovic décrit ce que le lecteur a lu dans le chapitre précédent, et après avoir dit sommairement l'apparition Malvina pour la première fois: il continue ainsi. Au milieu du feu, sombre de l'incendie, de la fumée et des poutres embrasées, j'aperçus une femme ou plutôt un ange! Ah! Ma mère jamais je ne vis rien de semblable, et jamais rien ne fit sur mon cœur une impression pareille! J'aperçus Malvina! Je l'ai vu peut-être d'une mort cruelle! Je l'ai porté dans mes bras, c'est dans mes bras, auprès du cœur de Ludovic que reposa cette tête charmante, penchée sur mon sein, sans force et sans couleur, elle était semblable au Lys décoloré, renversé par l'orage; son visage pâle, ses longues tresses noires retombantes sur son cou, sur sa robe blanche et flottante. Ah! ma Mère ce moment ne s'effacera jamais ni de mon cœur ni de ma mémoire!.... Mais je crois vous entendre dire, Eh bien! voilà Ludovic retombé dans ses extases accoutumées,

quand dans cette tête bouillante, se calma-t-elle?.... Mais pour ne plus mériter vos reproches, je poursuis ma narration avec tranquillité et sang froid.

Je suis Malvina et sa sœur au château; la blessure de mon bras m'y arrêta quelques jours, car la touchante horde de la maîtresse de ces lieux ne me permit de les quitter que lorsque le chirurgien qu'on a fait venir auprès de ma gléison. Farouce aussi que je n'en suis nullement pressé, je respire tel plus librement, sans trop savoir à quel point; l'air de Kroswin doit être bien favorable à la santé; les pestes ne paraissent plus riantes, les orages plus frais, les fleurs plus embaumées. Serait ce les Bessignols réunis par milliers dans ces bocages qui n'ont empêchés de se poser toute la nuit? Cependant à mon réveil, j'ai trouvé mon cœur plus dispos au bonheur, et mon âme plus susceptible de ce calme heureux que je désire vivement retrouver. A dix heures on m'avertit que j'étais attendu pour déjeuner, car il est d'usage à Kroswin de le prendre en commun: il était servi entre deux

doignes peupliers, sur un gazon de la plus belle verdure et sous les fenêtres de Malvina. Celle-ci n'est plus comme la veille, mais plus fraîche que l'aurore était vêtue de la mousseline la plus claire, et coiffée d'un chapeau de paille, orné d'un ruban rose qui en cachant un peu son charmant visage laissait échapper des gracieuses boucles de ses beaux cheveux. Vous ne dites plus ma mère que je ne remarque pas la toilette des dames, car j'espère que je vous ai bien détaillé celle-ci. Vanda et Alce jouaient sur la pelouse... on me questionna sur ma blessure avec le plus vil intérêt, nous nous mîmes à table; comme tout me parut frais et délicieux! j'eus placé auprès d'elle... le ciel était si pur! les regards, les paroles, le sourire de Malvina était si doux! si enchanteur!... Ah Mère adorée! je ne dirai plus qu'il n'est, point de félicité!... le bonheur existe, il peut exister; un bonheur au dessus de toute expression... Mais Ludomir condamné par la cruelle destinée au plus noir avenir, encore avant sa naissance ne doit même pas se permettre de rêver au bonheur.

Adieu, ma mère bien aimée puisque mes pensées prennent une teinte mélancolique, je

ne veux plus en affliger le seul cœur qui me porte un si tendre intérêt. Adieu unique et chère amie de Ludomir qui ne saurait exister sans le respect et l'amour qu'il vous porte.

CHAPITRE. III.

OÙ LE LECTEUR APPRENDRA CE QU'ÉTAIT

MALVINA.

Malvina issue d'une des premières maisons de la Pologne faisait sa quatorzième année, lorsque ses parents songèrent à la marier. Après sortie de l'enfance, elle n'avait jamais réfléchi sur l'avenir, et ne pouvait juger ni du bonheur ni de l'indigence; ne connaissant nullement le monde, elle n'avait d'autre sentiment, d'autre pensée que l'amour filial et le désir de

rendre heureux les auteurs de ses jours par son obéissance. Fidèle à ces principes, quoique bien éloigné de trouver de l'attrait, et même le moindre agrément dans l'unien projetée, éprouvant au contraire de la répugnance pour celui qui allait devenir l'arbitre de sa destinée elle l'accepta cependant pour remplir les vœux de sa famille; mais avant de s'engager irrévocablement elle déclara à son futur époux que n'ayant nul attachement pour lui, elle ne l'épouserait que par obéissance. Il lui répondit froidement que cela lui était fort indifférent; qu'une fois son épouse, elle s'accoutumerait à lui, et trouverait son bonheur dans l'accomplissement de ses desirs. Ce manque absolu de délicatesse rempli d'effroi le cœur sensible de notre jeune héroïne, en lui présageant le plus triste avenir. Elle devint malgré cela Malvina de S. Ses parents ne firent pas longtemps témoin de son dévouement généreux (dévouement qui ne pût qu'avoir des suites funestes) Avancés en âge l'un et l'autre ils quittèrent la vie peu de mois après le mariage de leur fille, et leur perte lui causa la peine la plus vive qu'elle eut encore éprouvée; son



époux qui joignait à mille autres défauts celui d'une jalousie sans bornes la confina dans un château désolé; et la sépara de sa famille et de ses amis. Là son caractère sauvage et rude, sa jalousie sans aucun sujet et les reproches sur son indifférence dont il l'accablait sans cesse, empoisonnèrent tous les instans des jeunes années de sa douce et innocente compagne, qui sans l'aimer à la vérité, ne lui donnait cependant aucun sujet de plainte fondée sur un manque quelconque à ses desirs.

Elle menait depuis deux ans la plus triste existence, lorsque tout à coup son époux s'enrûra d'une passion si loin d'être partagée. Ses penchans aussi impétueux que variables se tournèrent vers la chasse. Il pourchassait des journées entières avec acharnement, les hêtres des forêts, et quelques voliers tout aussi peu sensibles que lui, après avoir dépeuplé les cantons des biches et des lièvres timides, restaient encore le soir beaucoup aux ruelles multipliées qu'il leur portait et qui l'entraînaient complètement tous les jours.

Malvina dans une solitude absolue et entièrement abandonnée à elle-même, atteignait

alors sa seizième année. M^{re} S., qui ne la voyait presque plus, exigeait seulement qu'elle ne sortît pas et qu'elle ne vît personne; la laissant du reste maîtresse absolue de ses occupations. Cet abandon total l'éfraya et l'affligea d'abord, mais heureusement la nature l'avait doué d'une imagination vive, jointe à un esprit actif et au goût de l'occupation; qualité qui en la défendant de l'ennui (poison qui remplit d'amertume le sort même le plus heureux) rendait son état non seulement supportable, mais même quelque fois assez doux.

Les longues heures de sa journée furent partagées entre l'étude, les récréations et le repos. Une nombreuse bibliothèque négligée par Malvina découvrit, lui fit d'un grand secours et devint pour elle un vrai bonheur. Jeune et sans expérience elle s'éleva pour ainsi dire à l'aide de la lecture. Elle orna son esprit naturel par des connaissances acquises et forma son caractère presque enfantin sur des principes immuables; mais auprès de ses études même les plus sérieuses, Malvina ne rejeta pas celles qui quelque spirituelles et amusantes sont pour la plupart le fruit d'une imagination exaltée. Elle

litt des Romains avec trop d'avidité profonde, et cette circonstance insignifiante en apparence n'influa que trop sur sa vie entière, en lui faisant envisager les *divorcemens* et juger les hommes d'une façon toute particulière dans la suite.

Mais on ne saurait lire toute la journée; ainsi ne donnait-elle que quelques heures à cette occupation, la musique en remplaçant d'autres et souvent la voix mélodieuse de Malvina se faisait entendre dans les pièces gothiques et les vastes salles de l'antique château de Glasgow. Elle aimait les chants de l'ancienne chevalerie et ses jeunes accents se mariaient à la majestueuse harmonie de l'orgue en se reportant en idée aux temps brillants des troubadours et à ceux où le Harpe Soient résonner sa harpe sur les monts nébulux de la Calédonie.

Sa taille gracieuse et élancée, ses longues tresses noires, cette physionomie douce, que ni l'âge ni les passions n'avaient encore eu le tems de changer, en faisaient un objet plein de charmes; et lorsque vaine de blanc elle traversait les longues galeries du château où les rayons de la lune pénétraient à peine par leurs

croûtes éponges et écorces, son nom et sa figure rappelaient les jeunes habitantes du Palais fabuleux de Fougat, qu'Osiris a si bien chantées.

Je ne saurais cacher que Malvina attendait quelque fois par l'harmonie, séduite aux temps passés, à la chevalerie et à ces chevaliers si tendres et si plants, soupirait en se voyant seule et toujours seule; mais l'âge heureux, l'âge où elle se trouvait, est doué de présentiment si doux d'un avenir long et fortuné, et ce présentiment qui calme toute les peines de la jeunesse, adouçait ainsi ses inquiétudes momentanées.

Sans négliger les occupations de son sexe, Malvina consacrait ses matinées et ses soirées aux promenades solitaires que lui offraient les bois, les rochers et le bord des torrents qui avoisinaient son antique manoir. Son cœur sensible au malheur trouva souvent dans ces promenades solitaires, l'occasion de répandre ses sanglots sur les chérites cahines, où elle portait l'innocence la joie et la santé. Les bénédictions des vieillards, la reconnaissance des malheureux et le souvenir de l'enfance étaient sa

récompense; elle retirait le soir dans sa sombre demeure, le souvenir sur les lèvres et la joie dans l'âme.

Les heures, les journées, s'écoulaient ainsi, et Malvina allait passer son quatrième automne à Glazow, lorsqu'un matin on vint lui annoncer, sans nul préambule, que son Époux qui était parti pour la chasse selon sa coutume, renversé par son cheval, en poursuivant un animal sauvage, avait eu le malheur de tomber dans un précipice, où les chasseurs le trouverent presque sans vie; ils l'avaient porté dans le village voisin et étaient accourus au château demander du secours. Malvina éplorée y vola aussitôt, mais ni la ferveur de ses prières, ni les soins du Docteur qui employa les moyens les plus délicates pour le sauver, rien en un mot ne put même lui faire reprendre connaissance et il mourut peu d'heures après.

Je n'oserais affirmer que Malvina fut inconsolable de la mort de son époux, mais naturellement bonne et tellement vindicative, elle oublia combien peu elle avait été heureuse avec lui, pour répandre des larmes sincères sur une mort si prompte et si terrible; et qui pu-

raites plus dérangé encore, c'est que notre héroïne, jeune, charmante, libre, saine, et dont l'avenir se présageait que bonheur et plaisirs de tous genres, au milieu d'un cercle de passionnés tout à fait nouveaux, éproua un sentiment pénible et douloureux en quittant le triste château de Glasgow. Son cœur se sentit lacer, qu'elle passa le pont-levis et ses yeux noyés et expressifs demeurèrent fixés sur les murs grêles du château tant que les dernières rayons du soleil couchant lui permirent de distinguer les tourelles dont ils éclairaient les fenêtres étroites. Malvina en perdant de vue tous ces objets, fit un dernier adieu à sa triste et lugubre demeure. *Adieu, dit-elle avec amertume, adieu, lieu où j'ai passé quelques années solitaires et tristes; adieu, lieu où j'ai vu naître un monde qui m'est devenu si odieux! adieu, terre et solitaire point de vue jamais, repensez-moi toujours!* —

Malvina ne voulut pas habiter la ville pendant l'absence de son deuil; elle projeta de passer ce temps à Kreswin, celle de ses terres qui par sa proximité avec la capitale, la solitude de sa famille et sa position riant lui plaisait le plus. Établie à Kreswin, elle envisagea une de

ses tantes veuve et libre comme elle à venir y demeurer. Celle-ci passionnément attachée à sa nièce consentit avec joie à cette proposition, et y amena la sœur de notre héroïne qu'elle avait perdue chez elle depuis la mort de leurs parents. Il y avait déjà environ huit mois qu'elles réunies elles menaient la vie la plus heureuse lorsqu'elles firent la connaissance de Ludovic comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

—

CHAPITRE IV.

LETTRE DE VANDA A SA TANTE.

Malgré la promesse positive que vous nous faites de nous donner de vos nouvelles, ma chère tante nous n'en avons pas reçu une seule fois depuis votre départ. Voilà votre première faute ma tante, la seconde est, que vous deviez arriver le 15. et voici le 20. déjà passé sans que nous puissions nous flatter de vous voir revenir. Oh! je vois bien que les voyages gâtent et pervertissent, et je ne sais plus étonnée que vous ayez résisté, jusqu'à présent, à toutes mes instances de permettre que je fassé jamais une plus longue course que celle du pèlerinage de Robineau à deux mille d'ici; lieu dont l'éclat ne pouvait certainement ni me flatter ni m'émouvoir: mais allez Madame, Voyager, faites de nouvelles connaissances, nous avons ici de quoi nous occuper, je vous en réponds. Depuis huit jours nous exerçons l'hospitalité envers un hôte..... un hôte très peu commun vraiment..... Ah! voilà ma tante bien curieuse? pas vrai?..... Eh bien! pour vous punir de nous avoir oubliées, je ne vous dirai rien de lui,

mais absolument rien..... excepté, cependant qu'il s'appelle Ludovic, qu'il ne me trouve pas étourdie, (Comme tant d'autres) qu'il est fort aimable pour moi, mais bien plus encore pour ma sœur..... Mais à propos de ma sœur; elle vous prie, elle vous conjure de revenir au plus vite à Kerwin; elle le désire avec la plus vive ardeur, et assure que si Votre présence lui fat toujours agréable et précieuse, jamais elle ne cessait lui être plus nécessaire.

Ludovic est grand, bien fait; il a des dents superbes, mais il rit rarement ce qui n'est pas bien à mon avis; son regard est très expressif, et ses grands yeux noirs fixent les objets d'une manière toute particulière. J'ai eu occasion d'en faire la remarque hier, et vraiment il faut que je conte cela à ma chère tante.

Après le déjeuner nous nous mîmes à notre métier. Matrina demanda à Ludovic de nous faire la lecture de Ladgarde nouvelle tragédie, qui vient de paraître. Ludovic est un lecteur parfait; il déclame naturellement, et son cœur participe autant que sa voix aux scènes touchantes qu'on ne saurait entendre de sa bouche sans s'attendrir. Je ne sais en vérité comment il se-

un mois ses yeux ne quittaient jamais ma sœur, et ses regards ne s'arrêtaient que furtivement sur son livre. Malvina rêvant, (je ne sais trop à quoi) penchée sur son ouvrage, n'y fit guère de suite attention, tandis que j'ai tout observé; ce qui est encore très drôle, ma tante d'est que jamais je ne vis un regard pareil à celui de Ludovic quand il fixe Malvina; je vais cependant vous confier que je troussai en lui quelques détails, quoique d'ailleurs il me plût beaucoup. D'abord il est souriant réveur, quelquefois même sombre, ce qui n'est pas bien du tout. L'autre jour Malvina voulant le connaître plus particulièrement, lui demanda des détails sur ses parents, sa famille, et le lieu de leur demeure. Ludovic changea de visage à ces mots et une tristesse profonde voila la sensibilité habituelle qu'exprime ordinairement sa physionomie. Il est facile, répondit-il de vouloir s'occuper du sort d'un être aussi insipidant que moi; qu'il me soit donc permis de laisser cette seule question sans réponse.

Avez-vous qu'il est bien peu convenable de me point sans cesse votre curiosité, et surtout la mienne..... mais je vois d'ici ma tante par-

don-

donnant tout à Ludovic et prenant son parti contre moi même, lorsqu'elle saura qu'il aura sa bien aimée Malvina des flammes et peut-être d'une main cruelle..... Mais que et donc pour cette Vanda, de la mort, d'un moment, d'un Ludovic, que personne ne connaît et que tout le monde aime? allez vous dire sans doute, et vous aurez bien raison, car il me paraît, même après avoir reçu ma lettre qu'il est difficile d'y trouver de l'ensemble, et de comprendre ce que je viens d'écrire. Mais arrivez seulement, arrivez chère et bien aimé tant et vous savez tout. En attendant, j'échillerai trouver dans ces lignes tracées par votre Vanda (toujours un peu folle) l'expression du cœur le plus tendre et le plus reconnaissant, qui vous aime et vous respecte au dessus de tout.

P. S. Malvina ne me paraît pas bien depuis quelques jours, quoiqu'elle ne veuille pas en convenir; je ne puis dire, si elle est plus gaie, ou plus triste qu'à l'ordinaire; mais en m'apprenant d'un changement dans tout son être, je ne saurais l'attribuer qu'à sa santé, ce qui me raisonne peut-être, c'est que jamais je ne la vis plus fraîche ni plus folle.

CHAPITRE V.

LA TANTE.

La tante de nos deux sœurs était la meilleure personne du monde, jugeant des autres d'après elle-même; elle ne voyait ni ne supposait du mal en rien, elle aimait ses nièces avec tendresse; mais le sentiment qu'elle portait à Malvina était jusqu'à l'admiration. Elle la croyait parfaite, et lui prêtait toutes les qualités des héroïnes de Romans qu'elle préférait à tout; mais qui n'existent hélas! que dans les livres et non dans le monde, où on s'en rencontre guère.

Malvina était loin d'être parfaite. Jeune, bonne et remplie d'auteurs, elle joignait quelques défauts à d'excellentes qualités; douée d'un cœur tendre plutôt que de sentimens violens, elle avait une imagination vive et même un peu exaltée, fruit naturel d'une éducation solitaire et d'idées nourries par la poésie et les Romans, qui la faisait souvent errer dans un monde d'illusions aussi douces que menaçantes. A un tour d'esprit peu commun, au don heureux et rare de plaire également à des hu-

meurs différentes, à des caractères opposés et à des âges divers, elle joignait l'amabilité de son sexe, et douce dans la vie privée, ainsi que ce tact heureux à l'aide duquel elle savait si bien écouter, caresser l'amour propre, et surtout ne jamais blesser. La tendre sollicitude de Malvina pour prévenir toute impression douloureuse pour qui que ce soit, rappelle cette pensée d'un auteur allemand. *« Ne devez jamais un cœur quelconque à un si âpre de le faire! »* *« Ne devez pas un cœur heureux pour ne point lui ôter le bonheur. Rappelez-vous que le bonheur est rare, et que vous ne devez pas le remplir de douleur, car le malheur est trop commun pour ne pas être plus respectable encore. »* Malvina avait un espoir à elle, elle voyait tout si non mieux, du moins différemment que les autres, ce qui donnait à ses idées et à ses expressions quelque chose de peu commun. Son caractère réunissait différens contrastes; le mélancolie la dominait souvent, tandis que plus souvent encore la gaieté et les plaisirs exerçaient sur tout son être un puissant empire. Quoi qu'elle se trouva très heureuse à la campagne et dans la solitude, elle ne laissa pas de se plaire dans la suite à la ville,

au sein de la société, et dans le tourbillon du grand monde. Gai et grivois elle se permettait, quelquefois de plaisanter des ridicules sans s'écarter jamais des bornes prescrites par son honnêteté naturelle, qui sévèrent sur elle en tout et partout. Mais Malvina était femme et avec les autres et les vertus de notre sexe, elle n'était pas tout à fait exempte de quelques uns de nos défauts. Un peu d'irritation et de précipitation quand les mouvements de son cœur la guidaient, plutôt qu'une froide raison, jointes à une envie de plaire un peu trop prononcée auraient pu être appelés ses défauts; mais ils seront jugés avec indulgence, lorsqu'on se rappellera que Malvina n'était point un être idéal, mais une personne réellement existante et dans la réalité il n'est point de perfection.

Malvina était jolie, attrayante; elle plaisait souvent et même malgré l'irrégularité de sa beauté, grande, d'une taille noble et élancée tous ses mouvements étaient gracieux; ses cheveux d'un noir d'ébène qui bouillaient naturellement, des yeux noirs et languissans, dans lesquels se peignaient toutes les impres-

sions de son âme, un regard qui tarit le cœur par son expression vaine, ses cheveux bien arrangés par son esprit. Vainement. Le plus sûr remède, un teint un peu pâle, la blancheur, mais que la joie et les plaisirs embellissent de tout l'éclat d'une fraîcheur brillante. Telle était Malvina. Elle se sentait bien d'être si malgré ses imperfections et ses défauts, elle réunissait les qualités comme elle n'a que le cœur et l'approbation de tous ceux qui l'ont vue.

La nuit venant bien vite lui offrir qu'elle venait de recevoir à Bristol, elle se souvint qu'elle avait reçu la lettre de Vanda, sa bonne accoutumée lui fit voir Ludovic de la manière la plus favorable; tout lui parut agréable en lui; jusqu'au mystère dont il s'enveloppait, pour qu'on le tournât par des questions banales; mais elle se souvint, qu'elle avait dit de savoir, qu'il est courtois, bon, d'être agréable et content que Malvina lui fit le voir. Il y avait bien de la vérité et le cœur des gens, tout que son bien n'est pas tout fait parfait.

Malvina qui ne désirait pas absolument le départ de Ludovic se trouva beaucoup de

sa voix appuyée de l'autorité de sa tante; elle oubliâ qu'elle ne connaissait Ludomir que par son nom, et s'abandonna avec délices aux charmes séducteurs de sa société.

La présence de celui-ci animait tout à Kreswin; accompagné par lui, Malvina trouvait les promenades des champs et des bocages bien plus agréables. Personne aussi bien que lui ne cherchait à traverser les ravins et les précipices le lys aquatique dont l'odeur plaisait singulièrement à Malvina; elle sentait bien (sans oser se l'avouer) qu'il franchirait des gouffres enflammés pour se rapporter ce qui aurait pu lui plaire. Jamais la voix de Malvina ne parut plus juste et plus touchante que lorsqu'accompagnée de Ludomir elle chantait: *«D'où que veni, de moi veni, et moi veni, et moi veni, de moi veni.»* ou quelques chose de semblable. Malvina alors se sentait vraiment heureuse, oubliât toutes les peines de la vie; elle voyait davantage ses talens; parquée Ludomir y trouvait du charme. Il fut le premier à lui faire sentir le prix des connaissances en racontant de ce qu'elle avait lu. Il était

presque toujours du même avis, et même quand Ludomir différait en quelque chose de lui; elle y voyait un charme nouveau: elle trouvait du plaisir à l'entendre et à s'instruire sur des sujets qu'elle n'avait point encore approfondis. Il fut le premier à comprendre ses idées, à deviner ses sentimens. Il donna l'esprit à son imagination, et dévêla les replis de ce cœur impénétrable à tout autre qu'à lui; et couvrit jusqu'à ce jour d'un voile que personne n'avait encore pu soulever.

Ludomir qui était enchanté de tout ce qui plaisait à Malvina, qui aimait tout ce qui lui paraissait mériter son attachement parvint bientôt à se rendre agréable et nécessaire à tous les habitans de Kreswin. Il s'élevait avec reconnaissance les conseils et les recettes de la bonne tante; quoiqu'il ne les employa jamais. Il défiait Vanda à la course, et cueillait pour Ales les premières framboises. Quand on était assis le soir sur la terrasse, il contait plus d'une histoire effrayante et terrible. Les gens du château voyaient en lui le savaeur de leur maîtresse adorée, et ne oosaient de lui donner

des preuves de leur reconnaissance. Il avait même le talent d'écouter avec patience les longs récits du vieux Martin qui faisaient fuir tous ses camarades; et lui devint par là plus cher qu'à tous les autres.

On ne s'étonnera pas si dans cet état de choses, personne ne rappelait à Ludovic que son bras était guéri. Les heures et les journées s'écoulaient imperceptiblement, et le quatrième mois de son séjour à Kracovia allait finir sans que personne songeât qu'il dût jamais quitter ce lieu.

CHAPITRE VI.

LA FÊTE.

Être aimé est un grand bonheur dans la vie, mais surtout qu'aimer est un bonheur qui le surpasse peut être encore.

Quand on aime bien, l'Esprit, le Cœur l'Imagination sont également occupés; mille heures s'est-elles écoulées, et les journées entières sont employées par l'idée unique et le seul désir d'augmenter le bonheur de l'objet de son amour, non seulement dans les occasions importantes, mais même dans les plus petites de la vie. Les petits soins, les complaisances, les attentions, sont au cœur ce que les fleurs sont à la nature, ils embellissent et charment l'existence, comme les fleurs parfumées ornent les vallées, et si l'un d'eux n'en recevoit de la part de quelqu'un qu'on chérit, il est bien plus doux encore d'en répandre à chaque instant sur les jours de l'objet qui a si nous charmes. C'est ainsi qu'on pensait à Kracovia et jamais on n'y laissa échapper l'occasion de procurer une jouissance agréable à ceux qu'on

aimait. La fête de Malvina approchait. Vanda et Ludovic aisaient avec empressement l'occasion de lui ménager une agréable surprise.

Un jardin de châtaigniers était une île couverte de verdure et d'un petit hêtre. Malvina voulant sortir le soir, aperçut près du ruisseau un joli bateau élégamment orné; des guirlandes de blé et de fougères, les cordages, le rôt étaient surmontés d'une banderolle blanche et les bateliers tous uniformément vêtus portaient à leurs chapeaux des rubans de diverses couleurs. Malvina se laissa facilement engager à monter cette légère nacelle, et se trouva bientôt dans l'eau. Un sentier menagé à travers le ruisseau, la conduisit au seuil d'une musique champêtre et douce, jusqu'à une prairie de la plus belle verdure entourée d'orange et d'arbustes fleuris. Elle y trouva ses amis et tout le voisinage de Kierewia invités à la fête, formant divers groupes sous ses frais ombrages, tandis que vis-à-vis d'elle, au milieu du plus épais feuillage elle aperçut la statue de l'Amour figurée par la belle et gracieuse Vanda vêtue de blanc et couronnée de lierre; elle tenait une longue

guirlande des plus belles fleurs; à côté d'elle cachée par une touffe de roses, avait les attributs de l'Amour et son petit air espiègle et fin rendait complètement la scène du tableau. Un bandeau bleu retenait ses jolies boucles blondes, ses épaules enfantines s'élevaient au-dessus d'un corsage rempli de flèches dorées; et à côté d'elle, l'Amour se tournant à l'insu de l'autre bout de la guirlande. Un chapelet de pourpre suspendu à deux chaînes formait le fond de ce tableau charmant, et le tout avec sa luxure plantant au-dessus des deux divinités leur jouait des fleurs dont ses anses étaient remplies. Au bas de ce tableau était une large pierre sur laquelle on liait les yeux des visiteurs.

L'Amour et l'Amour, des regards purs et fidèles
 Offrent à Malvina, sur deux visages et belles
 Primes la main de son cœur à sa rigueur
 Répète sur ses yeux la joie et le bonheur.
 On se figure aisément la surprise et le plaisir de Malvina. Ses amis, ses hôtes et ses vassaux Testament, la félicitèrent; tout leurs vœux s'entrechoquaient; par la bande; l'aimable

Melvina était généralement aimée. Elle témoignait sa reconnaissance de la manière la plus touchante, et se prouva sur son cœur si bien aimée. Voilà, avec le plus vil attendrissement. La discrétion n'était pas la première vertu de celle-ci, elle s'empressa de dire à l'oreille de Melvina (ah! ma chère ce n'est pas ainsi seule que vous devez reconnaître; il est visible que j'avais le plus grand désir de célébrer votre gloire avec éclat; mais je ne pouvais venir à bout de rien; c'est Ludovic qui trouva et arrangea tout; il fit les vers, il orné le tableau; et choisit ce lieu en l'embellit lui-même en y travaillant toute la journée; en un mot je n'aurais jamais pu rien faire sans lui; et il ne m'a laissé que le soin d'ordonner le goûter et d'inviter nos amis.

A ces mots, Melvina chercha d'abord Ludovic qui pour éviter l'impression de sa reconnaissance se cachait dans la foule. Parvenu enfin jusqu'à lui, son trouble ne lui permit de dire que ce peu de mots. Ah! que c'était d'écouter Joh! etc. L'arrivée de la société mit fin à son embarras; le goûter occupa tout le monde et se

prolongea un peu tard dans la soirée. Le jour était tout à fait tombé lorsqu'on revint à Krossin. Plusieurs barques illuminées attendaient au rivage, la société se partagea pour y monter et on traversa la rivière au son de la musique la plus agréable. En se rendant aux bateaux il y eut un moment de confusion pendant lequel Ludovic offrit son bras à Melvina, et celle-ci se tournant vers lui après un long silence eut enfin le courage de lui dire, j'ai voulu de donner à cette belle pelouse embellie par vous le nom de prairie Ludovic. Ah! puisse-t-elle vous rappeler quelque fois cet instant! répondit-il avec un profond soupir! on approchait alors du bécot et Melvina saisit la main de Ludovic comme si elle eût craint qu'il la quittât, mais ce n'était ainsi de dire que la peur de glisser au bord de l'eau, qui avait occasionné ce mouvement, du moins je le présume.

Les Dames se retirèrent chez elles pour s'occuper de leurs toilettes pour le bal qui commença à leur retour et la soirée générale se prolongea bien avant dans la nuit. Figurez

si celle de Malvina avouerait par tant d'impressions diverses fut réelle; nous serions dans le dilemme suivant, si elle jouit d'un long et doux repos après cette fête.

CHAPITRE. VII.

L'AVEU.

Il fut bien agréable et bien doux pour Malvina, ce jour où elle reçut tant de preuves d'amour de Ludovic. Mais ce jour était passé; hélas! ce sont les plus heureux qui passent le plus vite! en contrastant le soir chez elle, ces mots: *pourquoi cette nuit ne rappelles que par toi l'infortuné Ludovic?* ces mots, qu'il prononça avec un soupir si douloureux; reconnaissent sans cesse à son oreille ou plutôt à son cœur. Elle avait

joué jusqu'à ce jour sans nul souci, nulle réflexion de mille charmes que la présence de Ludovic faisait naître sans cesse; mais ce peu de mots eut un pouvoir magique qui fit évanouir cette illusion enchantement. Le voile que son impétuosité avait tenu et qui lui cachait l'avenir aussi bien que son cœur, tomba tout à coup. Malvina vit alors pour la première fois, que Ludovic pouvait la quitter. Pour la première fois, elle sentit que tout le charme de l'éstantance l'abandonnerait avec lui. Elle aperçut avec effroi combien son souvenir était profondément gravé dans son cœur et révéla avec plus d'effroi encore au voile mystérieux dont s'enveloppait cet être si aimable, si nécessaire à son bonheur, cet être enfin si passionnément aimé. Elle ne savait ni son nom, ni ce qu'il était, et ce secret pouvait également renfermer des crimes ou des malheurs. Elle songea enfin que ce même Ludovic qui paraissait uniquement occupé d'elle, n'avait pas encore prononcé le mot d'amour et évitait au contraire toutes les occasions de se trouver seul avec elle. Toutes ces réflexions en détournant à Malvina l'état de son cœur qu'elle

égaré avec impartialité, enfantèrent mille
 épreuves et mille chagrins qui lui avoient été
 inconnus jusqu' alors. Toute son âme en fut
 émue, et on ne s'étonnera pas qu'elle n'eût
 encore goûté aucun repos ou premier repos
 du jour. Ayant perdu l'espoir de s'endormir
 et fatiguée des plus tristes pensées, elle passa
 une robe légère et sortit dans le jardin,
 croyant que la fraîcheur de l'air ranimerait son
 esprit. Avant de quitter sa chambre, un mou-
 vement involontaire la fit tomber à genoux
 et avec l'accent le plus touchant : *« Dieu bon et
 généreux ! daigne, qui ne pourrais de te donner le
 poids de pain ; fais-moi avec complaisance les mal-
 heurs que tu voulais auparavant réserver à mes
 jours croisés, mais Dieu de bon, agrée moi de
 « maintenant des actions qui méritent ta bonté. »*

Melvina se sentit fortifiée après cette com-
 mune prière. Elle ouvrit sa croisée, prit sa pri-
 taine et sortit sur la terrasse qui entourait la
 maison. La plus belle matinée promettoit le
 jour le plus pur, de grosses gouttes de rosée
 brillèrent sur les fleurs et les arbustes et ajou-
 tèrent à leur éclat et à leur fraîcheur, l'air

était

était enivré par l'odeur des oranges aux
 quels se mêlait le léger parfum des myrthes
 verts. Les alouettes dans leur vol étendu et
 les pigeons sur les branches flexibles saluaient
 gaiement l'aurore, tandis que les abeilles bondis-
 saient autour des fleurs et les poissons se
 jouaient dans l'onde. On entendait de loin
 les chants du laboureur et le mugissement des
 troupeaux qui paissaient paisiblement dans les prairies.
 Toute la Nature semblait s'éveiller pour goû-
 ter de nouvelles voluptés, mais ce bonheur
 universel au lieu de la distraire, verra le cœur
 de Melvina plus douloureusement encore ; car
 hélas ! jamais les peines secrètes ne se font sen-
 tir plus vivement qu'après de l'éclat du bon-
 heur ou au sein des plaines et de la tristesse.

Melvina livrée à ses pensées, fixait cette
 courbe riante et tout en rêvant s'appuya sur
 un oranger couvert de fleurs. Un vent léger
 agita l'arbre et ses bouquets semblables à des
 flocons de neige, la couvrirent entièrement.
 Ah ! pensa-t-elle, ces fleurs s'épanouissent les
 dernières, et sont aussi plus tardives à dispa-
 raître. Bientôt l'automne va venir comme cet

dié qu'a paru court et étourdi il va s'en aller, Malvina descendit la terrasse et suivit la digue qui s'étendant au bord de l'eau orait le jardin et empêchait les inondations fréquentes de la Visale. Un banc placé sous un maronnier au bout de cette digue invitait à s'y reposer. La vue du beau de la rivière, de l'île, de la rivale, et de tout ce beau pays, rendait cette partie du jardin singulièrement agréable. Malvina s'y assit, et le voile qui couvrait sa tête, prit sa suite et après avoir présumé quelques temps, elle chanta à voix basse ces mots, qui répondoient si bien à ce qu'elle éprouvait.

Se voir aimé de l'objet qu'on adore
 Trouver un cœur à l'uniforme du sien
 Assais! assais! en ce cas vain qu'on désespère
 Et ne peut tu nous accorder ce bien.

Bonne d'aimer, transport et d'être éprise
 D'un tendre cœur, espérance vaincue!
 A cet espoir vous paraissez sans cesse
 Comme un beau songe et sans réalité!

On est quelque fois surpris que les amants
 par un hasard singulier se trouvent toujours là,

où ils peuvent s'apercevoir, même pour un moment, l'objet de leur amour. Il n'y a là rien de magique, et on devrait cesser de s'en étonner; il est facile de concevoir que ceux qui s'occupent des mêmes idées éprouvent quelquefois de concert. Ludomir uniquement occupé de Malvina, autant qu'elle l'étoit peut être de lui même, s'étoit levé avec le jour, pour se lever, sans nul obstacle à ses idées accoutumées. En entendant sa voix, il accourut sans être aperçu; mais lorsqu'elle eut cessé de chanter; Ludomir le cœur trop troublé pour permettre à son esprit la moindre réflexion, perdit entièrement la tête, et se jettant aux pieds de Malvina il ne put proférer que ces mots „le vous ai dit j'ai Malvina ah! pardonnez-moi . . . excusez . . . mais je suis si malheureux! . . .“ Malvina profondément émue de sa voix muette. Son cœur dans ce moment étoit en proie à tant de sentimens contraires, qu'elle ne sût elle même que répondre; mais en levant les yeux, elle aperçut sur le visage de Ludomir une telle expression de chagrin et de douleur que cette légère plainte de colère qu'elle avoit éprouvé parut tout

d'impressions douloureuses, s'évanouit entièrement à sa vue, et fit place dans son cœur à la pitié la plus profonde, lors de prendre un ton sévère, elle se leva de lui dire : « Ah! ne soyez pas malheureux, car cela ferait mon plus grand tourment et voilà ce que je pourrais le moins supporter. » Inscrutable et troublée, après avoir prononcé ces mots, elle se leva et se couvrit de son voile en versant un torrent de larmes. « Malina adorée, sage de bon sens (dit-il alors) j'ai ne pleure pas! ne pleure jamais! je voudrais payer de la dernière goutte de mon sang, chacune des larmes que vous versez! »

Le bruit de plusieurs personnes qui approchaient rompit cet entretien. Malina se leva promptement; Lodomir attendit lui dit en partant : « Malina au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré; ne me quitte pas, ne me laisse pas avec l'idée cruelle que j'ai pu vous offenser; par pitié au moins; car jamais vous ne pourrez comprendre ce que c'est que d'oser vous aimer, sans avoir espoir d'être aimé de vous. »

Malina sentait alors si vivement au fond de son cœur combien elle haïssait qu'elle ne

pourrait haïr ce qu'il signale; Ce seul mot *aimer* s'échappa de ses lèvres, et entendant venir quelqu'un elle n'eut que le tems de faire, subissant son voile chargé de larmes. « *Ah! ah!* » répéta Lodomir avec un ravissement inexprimable! il mit le voile de Malina et dit avec feu et le poign sur son cœur, je ne le quitterai qu'avec la vie!

... ..

... ..

CHAPITRE VIII.

SECONDE LETTRE DE LUDOMIR

à SA MÈRE.

Krasno le 10. août 18. . . .

Pardonnez ma mère bien aimé, si d'après vos conseils je ne puis continuer mon voyage; je ne dois plus rester à Krasno et le reste de l'univers n'a plus aucun attrait pour Ludomir je veux retourner auprès de vous et m'enfermer à jamais dans nos bois solitaires, loin de Malvina, de l'amour et du bonheur. De Malvina, o ciel! . . . et quand? . . . dans quel moment? quand voudrai-je m'en séparer? à l'instant où j'aperçus le premier rayon du bonheur, d'un bonheur au delà de toute expression, d'un bonheur que ce cœur qui ne connaît que le douteur n'aurait peut être pu supporter les lieux les plus chers et les plus doux me retiennent ici; mais l'honneur m'ordonne de partir je pars demain.

Ma mère, ah! pourquoi m'avez vous élevé des maux de mon enfance? peiné de

voir venir, j'aurais pu me faire berceau dans la tombe et je ne contraindrais ni les peines, ni les douleurs transportés dont je vous aime, et qui meub, hélas, me font vivre encore.

Je ne pourrais écrire plus longtemps; plus tranquille dans un moment, peut-être je serais en état de finir ma lettre; à présent je ne saurais y ajouter un seul mot.

Le jour même à minuit. &c.

Tout est fini pour moi! . . . j'ai vu Malvina pour la dernière fois! je ne pourrai plus ni la voir, ni l'entendre; le bonheur et l'espérance sont éteints à jamais dans le cœur de Ludomir! ah! ma mère pardonnez! j'abuse cruellement de votre sensibilité par mes plaintes, sans en expliquer la cause. Je ne puis trouver que pour vous seule la force d'exprimer ce que je souffre; écoutez donc les détails de ce que j'ai éprouvé pendant mon séjour ici.

Vous avez dû juger par mes lettres précédentes qu'à la première vue de Malvina, je fus

enchaîné à jamais; la douceur de son esprit, les qualités de son âme, mille autres joints à des talens enchanteurs, m'attachèrent plus encore dans la suite; chaque jour, et à chaque instant elle devenait à mon cœur et plus aimable, et plus chère: elle s'unissoit dans mon âme et dans mon esprit, dans mes sentimens et mes pensées, d'une manière si douce et si imperceptible, que j'ignoreis moi-même combien l'empire qu'elle avoit pris sur moi, étoit puissant et absolu: mais ce matin... à quel et doux souvenir! jubillant toute réjouie, ne pensant plus à la barrière cruelle qui sépare à jamais Ludovic de Malina, je fis à ses pieds l'aveu de ma tendresse. Ah! ma mère, dévouée, dévouée! j'appercus, je sentis dans un regard, dans un mot qui lui échappa, que cette Malina adorée, cette divinité, cet arbitre suprême de mon existence, pourroit être à moi!..... le ciel en cet instant me parut ouvert; je ne vis, je ne peus, je n'entendis rien au monde, sinon que je l'aime plus que la vie, plus que moi-même, au dessus de tout et de tout, hélas! ce moment de félicité suprême fut aussi tristement que passager! les pitié-

ces de l'honneur me rendent insensible à moi-même. Je pouvois demeurer ici tant que je crus Malina indifférente, car je ne mettais en jeu que mon bonheur et ma tranquillité; mais lorsque ce matin j'ai découvert le secret de ce cœur angélique!... hélas! ma mère! jamais, n'est-ce pas? jamais Malina ne peut être à moi, jamais le noble, le riche, la brillante Malina ne doit unir son sort à celui de Ludovic, abandonné! malheureux et sans nom! il faut partir ma mère. Demain avec le jour, tandis que Malina reposera encore, Ludovic quittera Kocswia!... si je la vois une seule fois, rien ne pourroit peut-être plus m'en arracher! je l'ai vu encore ce soir, j'ai encore entendu cette voix qui sait si bien toucher mon cœur: nous contemplâmes ensemble le coucher du soleil, et d'un avec elle que j'appercus le lever de l'aurore de la nuit. Des milliers d'étoiles brillèrent sur la route nocturne. Arrivés parés de Vanda nous nous assimes dans un lieu découvert où rien ne cachoit l'étendue du firmament.

„Jamais, dit-elle, mon cœur n'est content
 „pénétré de la grandeur de Dieu, qu'un million

„d'une nuit calme et tranquille, éclairée par
d'innombrables étoiles et par la lumière pâle
et argente de la lune; le souvenir de ceux
qui se sont plus, et l'image de la vie future
s'offraient alors confusément. L'indomni nous
interrogea nous le bas? en avec vous le pré-
sentement? Malvina, dis-je, baigné de larmes,
nous nous reverrons. Là nous
nous retrouverons

Je ne pus rien ajouter de plus. Ma mère?
pourquoi fallait-il qu'elle me fit toutes ces ques-
tions au moment même où l'idée d'une sépa-
ration éternelle remplissait si douloureusement
mon cœur? Malvina se leva pendant que je
tenais encore sa main; allons, dit-elle, il est
tard, nous nous reverrons demain. Ah! nous
nous reverrons, récriai-je! n'importe dans
quel monde. Elle vint l'aller, je restai immo-
bile et mes yeux la cherchaient long temps
encore. Un torrent de larmes me soulagea
enfin, je courus vers la terrasse où je distin-
guai sa robe blanche que le vent agitant à la
porte du jardin; j'écartais les bras, mais hélas!
elle avait disparu à jamais.

CHAPITRE IX.

LE DÉPART.

LA Peine Malvina fut-elle éveillée qu'on lui
remit une lettre: un secret effroi la saisit, et
sans demander de quelle part elle l'aurait
d'une main tremblante. On concepit aisément
ce quelle doit éprouver en lisant ce qui suit:
L'indomni à Malvina.

Malvina! je vous aime à l'excessif de toute
expression; je vous aime comme personne d'au-
tre, comme personne ne m'aime avec. Je
trouve en vous seule mon existence et ma fé-
licité; je renoncerais pour vous, à la vie, au
bonheur, au ciel même! Malvina! Perpezus
dans un seul instant les dieux ontverti un seul
de vos regards; un seul mot de votre bouche
et des torrents de larmes la plus pure viennent
inonder mon âme attendrie. Mais hélas!
revenu à l'instant même de ce songe enchan-
teur, repenti de l'être de la suprême béatitude,
tout mon avenir m'apparaît insupportable à un dé-

est affreux; et je ne trouvais dans mon cœur que mort et désespoir! Malvina ne peut, ni ne doit être à moi!

Mais Malvina, daignez m'en croire! car mes paroles sont aussi vraies que mon amour; ce n'est point Ludomir coupable, mais Ludomir infortuné qui est indigne de vous. Ludomir coupable n'aurait pas pé, n'aurait pas osé aimer l'angélique Malvina; mais Ludomir malheureux, n'aurait pas dû oser espérer d'en être aimé? ne diriez-vous peut-être? Je ne devais pas faire l'aveu de mon amour; j'en conviens; et j'ai longtemps cherché à l'environner du plus profond mystère. Jamais vous ne concevrez au prix de quels tourmens je rendis, mais dans mon cœur, ce lâche secret; tant que toutes mes forces et tout le pouvoir que j'employai pour ne point révéler ce mystère, ne m'eurent tout à fait abandonné. Mais Malvina, si mon aveu fut un crime, songez, ah! songez, quelle en est la punition; je vous quitte, et c'est pour toujours!

O! vous! qui êtes sur cette terre l'image de la plus compatissante bonté, veuillez croire, et soyez convaincue que le système dans je m'enveloppe

ne recèle aucun crime, et dans aucune circonstance ne révélerai jamais, jamais, à quelque le voile qui couvre mon existence. L'interrogation par vous et surpris de vous, je ne l'ai point découvert; c'est une preuve certaine que cet aveu vous serait tombé, et ne ferait qu'augmenter mon infortune. Je vous en conjure encore une fois, ne rappelez même pas à qui que ce soit, que nous nous soyons jamais rencontrés.

Voilà les dernières paroles que vous entendrez de moi; je prend congé de vous. Écrivez adieu au-dessus de toute expression; que toutes les bénédictions de la Providence vous accompagnent sans cesse! vivez heureux! pour moi je mourrai avec la certitude que jamais personne n'aime, ni ne pourra aimer Malvina comme l'infortuné Ludomir! Adieu, encore une fois, recevez un dernier adieu sur cette terre, à votre premier et unique bonheur de mon existence.

L'attendrissement, l'effroi, la douleur et l'étonnement saisirent Malvina à la lecture de cette lettre. L'amour de Ludomir, la noblesse de son procédé en la quittant au moment où il était dans son cœur, le souvenir, de

son dévouement pour lui sauver la vie et une
secrète terreur, que lui occasionait le mys-
tère dont il s'élevait tout aussitôt em-
ballant son esprit agité! Mais l'idée que Lado-
mir avait quitté Kazem, et qu'elle ne le rever-
rait peut-être plus, dégoûtait bientôt tout autre
pensée et tout autre sentiment. Malgré les
larmes amères dont elle baignait sa lettre, elle
en relit encore avec foi les touchantes ex-
pressions. Parvenue à l'endroit où il dit: je
suis persuadé de n'avoir pour vous, ni de vous
aimer comme le malheureux Ladamir! l'abondance
de ses larmes ne lui permit pas de continuer
et elle s'écria avec le plus vil enthousiasme:
«Tous mes pressentimens me portent à croire
que ces paroles sont vraies. Ladamir! je vous
dois la vie, je vous dois plus que la vie en
recevant de vous des preuves de l'amour le
plus noble et le plus désintéressé d'un amour
qui ne s'occupe que de mon bonheur et de
mon tranquillité; que puis-je vous rendre hélas!
pour tant de bienfaits. Je ne puis vous faire
qu'un seul sacrifice, mais ce sacrifice surpassera
tous les autres; car c'est le vœu de ne point
éprouver le secret de votre sort; secret sans

lequel, je le sens bien, il n'est plus de vraie
félicité pour moi. Vous le désirez, et c'est
la seule grâce de souverain qu'il est en mon
pouvoir de vous donner. J'en fais vous Lu-
damir, à toi et à l'amour! jamais et dans au-
cune circonstance, quand j'en serais même
par les moyens les plus sûrs, à moins que ce ne
soit de ton propre aveu, je ne pénétrerais le
mystère qui courbe ton sort et tes actions.»

Ce serment et l'importance qu'elle y att-
chait, adoucièrent en quelque manière les
tourmens de son cœur, car ils lui pourent
être les derniers liens quiattachaient encore
à Ladamir. Elle se consolait par l'idée de lui
faire un sacrifice, sans se douter, hélas! com-
bien ce sacrifice devait lui devenir pénible et
difficile. Malheur un peu plus calme réfléchi
à la manière dont elle devait agir; elle sentait
bien qu'en s'entretenant sans cesse de lui en
éprouvant et partageant sa douleur avec les au-
tres, elle aurait les plus sûrs moyens de nour-
rir des sentimens que la raison lui ordonnait
d'étouffer; cette réflexion eut tant de pouvoir
sur son esprit qu'elle résolut à l'instant de se

point parler de la lettre qu'elle avait reçue. L'amour avertit que la raison doit le moult secret de sa conduite à cet égard. Il versa dans son cœur un désir jaloux de ne partager avec personne ce qu'elle éprouvait.

Elle craignait qu'on souffrit comme elle; qu'on s'inquiète de ce départ, et que qui que ce soit en sut le sujet. Malvina redoutait encore les réflexions multipliées qu'on pouvait faire si justement sur la conduite de Ludovic; qui lui étaient insupportables parcequ'elles jetaient une espèce d'ombrage sur ses actions, et Malvina craignait même l'ombrage en tout ce qui pouvait concerner Ludovic.

Toutes ces raisons réunies parvinrent enfin à lui faire surmonter ses douleurs; elle renferma en elle l'état de son triste cœur, et prenant un air d'indifférence, elle descendit au salon; où sa tante et son amour étaient déjà réunies pour le déjeuner.

CHAPITRE X.

LE PLUS COURT.

Il est bien injuste de croire qu'une perte quelconque se fait sentir avec la douleur la plus vive dans les premiers moments. L'événement alors est le sujet de l'attention générale; on en parle, on s'en occupe, et la personne qu'on regrette n'est ni oubliée, ni étrangère encore. Le cœur n'étant pas encore familiarisé avec la douleur ne saurait adopter l'idée d'une séparation sans retour, dont les premiers jours ne paraissent être qu'un départ momentané. Mais quand les moments, les heures, les jours, les époques se succèdent sans ramener l'objet qu'on aime, qui nous est nécessaire et qui nous manque à chaque instant du jour; ah! c'est alors que le malheur paraît confirmé à jamais; c'est alors qu'on se repète sans cesse avec un douloureux soupir, hélas! il est perdu sans retour.

Dans les premiers moments du départ de Ludovic, Malvina d'après la résolution qu'elle avait prise, eut assez d'empire sur elle, pour

écouter d'un air indifférent les discours de sa tante et de sa sœur à ce sujet. "Il est vrai, dit-elle la tante, que la guerre de bon état, de son nom et ce départ précipité ne sont pas des choses très daines et jamais dans un Royaume même, je n'ai rien de semblable; je n'ai jamais oublié, cependant, que Malvina lui doit la vie, et je ne pourrais me persuader que son Ludovic qui avait quelque chose de noble dans l'air et le maintien, ne fut devenu séduisant aventureux."

Les dernières mots blessèrent douloureusement Malvina; si ce fut ainsi en effet, dit-elle précipitamment, je dois seule porter la peine de l'événement que j'ai commis en le laissant aller moi; mais si cette supposition est fautive, combien y a-t-il de cruauté et d'injustice à le payer d'une telle ingratitude; pour les services qu'il rendit pendant l'absence, et son dévouement à me sauver la vie? Je pense qu'on ne pouvait le juger il vaut mieux en parler le moins possible."

Les deux sœurs mirent fin à toutes les réflexions, et se levant pour complaire à Malvina, que par le cours naturel du temps, on crut de parler

et celle de parler à Ludovic. C'était le vœu de Malvina; elle paraissait desirer ardemment cet oubli, mais lorsqu'il en fut ainsi, sa tristesse augmenta. Rien ne pouvait l'amuser ni la distraire; un automate sombre et nébuleux succédant au plus haut état, couvrit toute la nature d'un voile grisâtre et contribua à la plonger dans une mélancolie profonde. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que sa santé s'altéra, elle perdit l'appétit et le sommeil, sa pâleur et de fréquentes saignées alarmèrent bientôt les habitans de Kreenla. La bonne tante plus inquiète que les autres, jugea que les soins des médecins habiles de la capitale lui rendraient la santé; et il fut décidé qu'elle passerait l'hiver à Vancovic. Le Duc de Malvina étant parti depuis longtems rien ne s'opposa à ce projet, sa tante avait bien voulu l'accompagner; mais elle ne pouvait ni mener Vanda avec elle dans le monde, ni la laisser inconsolablement à la campagne. Celle-ci avec moins d'expérience peut-être, se doutait bien plus clairement du motif du dérangement de la santé de sa sœur, ainsi que de sa tristesse; mais comptant plus encore sur les distractions et les plai-

dire qu'aller la ville dans cette saison, que sur les soins des Docteurs, elle pégiat ses tentatives à celle de sa tante pour engager Malvina à partir.

Pongée dans une profonde indifférence, Malvina ne voulait pas écouter leur conseil; mais voyant qu'elle augmentait sans cesse les inquiétudes de ses amis, tout lui étant d'ailleurs indifférent depuis le départ de Ludovic; elle consentit à partir. Sa tante et sa sœur craignant qu'elle ne changeât d'idée, se hâtèrent de faire bien vite tous les préparatifs du voyage; et le dernier de novembre Malvina se mit en route par une forte gelée, éclairée du plus brillant soleil. Elle dit adieu à ses amis, à sa campagne chérie, et monta en voiture le cœur serré et baigné de larmes. « Arrivez moi souvent et à cœur ouvert, lui dit Vanda en l'embrassant tendrement; mon cœur malgré toute Nécessité dont on m'accuse entend toujours le vôtre. Vanda sera toujours, toujours partager vos peines et se réjouir de votre bonheur.

CHAPITRE. XI.

LETTRE DE MALVINA À VANDA.

Vendredi le 5 Décembre 1877.

Mais chère Vanda! j'ai promis de vous écrire souvent et de vous faire un fidèle détail de tout ce qui m'arriverait. Il m'eût bien doux de remplir cette promesse; je commence par ce qui vous sera le plus facile à croire; et c'est que je fus profondément affectée de notre séparation. Ah! jamais Vintovic avec tous ses plaisirs ne pourrait remplacer dans mon cœur ma bien aimée Vanda; mais vous savez cela depuis longtemps; il faut donc vous parler de quelque chose de plus nouveau.

Deux journées d'un voyage bien monotone ne me passent pas très amusantes; de la neige et encore de la neige, c'est tout ce que je vois et vous savez ma chère combien je déteste cette neige éternelle; hier le balancement uniforme de la voiture, et le silence absolu que ma femme de chambre endormie à côté de moi n'interrompait même pas, me plongèrent

dans une rêverie profonde. Je pensais à l'idée que nous avions eue d'une manière si agréable; les moindres détails, les mots et les réparties; la beauté des journées, le parfum de l'air, tout me parût revivre; et je crus éprouver tout cela encore une fois. Enivré dans ces rêveries, je ne m'aperçus pas que le jour finissait; lorsque le cor du postillon ayant éveillé Anna, elle s'écria, „Voilà Varsovie, nous en voyons les feux, nous approchons de la barrière;” déjà Varsovie, répétais-je involontairement et mon cœur battit avec violence sans savoir pourquoi. Un secret effroi me saisit, au moment, où pour la première fois de ma vie, j'étais dans une grande ville. Que de bruit, que de bruit! je ne pouvais respirer, tant je me sentais oppressé; le postillon nous dit que c'était l'heure où l'on revenoit du spectacle; nous reconstrûmes beaucoup de voitures et de monde dans les rues; chacun y parlait soit à l'oreille au phéor le but où il aspirait. Un équipage élégant approcha ma voiture, et je vis à la lueur des flambeaux qu'il était occupé par une belle dame extrêmement poée. L'expression de sa physionomie peignait le plus

vif desir d'arriver bien vite au milieu des plaisirs qui l'attendaient sans doute; cette rencontre m'étourdit involontairement. J'arrivai tel, me disant je à moi-même, sans aucun projet; possible ne m'y attend, et je n'ai nul empressement, nulle nécessité de me rendre promptement à ma destination. Je descendis enfin à un hôtel et je n'éprouvai d'autre desir que celui d'un prompt repos. La journée d'aujourd'hui s'est passée avec des marchands et des courtiers de tous genres. N'ayant trouvé ici aucune des Dames de ma famille, j'écrivis un billet à la Princesse de W... ancienne amie de ma mère qui me connaissait avant mon mariage, pour la prier de me présenter dans le monde; et m'introduire dans la société, et répondre à ces tels aimables; et demain à six heures je dois faire mes visites avec ses amptes. 1793

Chère Vandal! la crainte et l'ennui sont encore les seuls sentimens que j'aie éprouvés ici. Il est vrai que le bruit des rues, le bavardage des courtiers, et des marchands ajoutent que l'insipidité même de la journée de demain occuperont tous mes momens; l'empressement

cette nuit, et je finis ma lettre en vous serrant tendrement sur mon cœur, ma chère amie. Embrassez la petite Alice, pour moi, et offrez mes tendres respects à la meilleure des tantes.

Seconde lettre de Malvina

à Vanda.

Vendredi 15 Décembre 1777.

Ce n'est plus une simple habitante de Keweenaw ou de Glacier; mais une élégante initiée dans toutes les manières et le ton du grand monde, qui vous écrit ma chère.

Lisez donc avec attention et respect le récit des événements que je vais décrire. . . . Je voulais continuer mon journal sur ce ton de plaisanterie; mais je trouve qu'il n'est plus de saison pour moi, et je vais continuer ma narration avec simplicité.

Le lendemain que je vous en ai écrit, ma chère amie, après m'être habillée aussi bien que possible, du moins sans ridicule ni prétentions j'allai chez la Princesse qui me reçut en un point précis. Elle me parla avec amitié de ma mère, et demanda de vos nouvelles avec empressement. Vous pouvez juger d'après cela, si elle me parut aimable et si à l'instant même je lui vouai le plus respectueux attachement. La Princesse de V. n'est plus jeune, sa physionomie suit aller la douceur à une imposante gravité, elle est généralement aimée et respectée ici; et plus on la connaît mieux, on comprend ses succès. Nous avons fait plus de cent visites je crois; à peine nous a-t-on reçu dans quelques maisons. Je ne saurais rien vous en dire, car je ne me rappelle pas même le nom des Dames aux quelles je fus présentée. Enfin nous arrivâmes devant un grand hôtel. La Princesse me dit que c'était celui du Ministre de la guerre; voyant la cour remplie de voitures, je fis des vœux ardens pour qu'on ne nous reçut pas; mais à mon grand déplaisir, ils ne furent point exaucés. Nous descendîmes donc, et je suivis, la Princesse dans un salon fort

solitude, où je me suis vu entouré de Dames très
parties, toutes en silence. Des groupes d'hommes
me, réunis auprès de la cheminée et de table,
les, existant entre eux. La Princesse de V.
me présentait au maître de la maison, qui me reçut
de la manière la plus distinguée. Je ne sau-
rais dire, vraiment, quelles furent ses expres-
sions, ni ce qu'elle lui répondit. Mes troubles
et ma timidité m'empêchèrent de rien com-
prendre; je restai à côté de la Princesse, et
plus rassurée; j'eus levez enfin les yeux pour
examiner ce qu'elle passait dans le salon. Deux
hommes me frappèrent d'abord; la première fut
de reconnaître dans la personne amie, vicé-
risse de moi, la même Dame que j'avais approuvée
dans l'éligante voiture que je rencontrai en
arrivant à Varsovie; je demandai son nom à
la Princesse. C'est le comte N. et C. la
seconde la plus à la mode ici, me répondit-
elle; c'est elle qui présente les paires les
approuvées et les plaisirs. Celui qui n'a pas
l'honneur d'être admis dans sa société parti-
culière, ne se doit pas tenir dans la haute
société, et ne devrait donner le ton parmi les
éligantes tout le monde appelle cette Dame

Dorine; et moi aussi, craignant de pécher
contre l'éligance je ne la nommerai pas autre-
ment. Ma seconde remarque fut pour celui
que je vis placé à côté de Dorine; un air
majestueux et noble lui donnait un air
riche imposant; les décorations dont il étoit
couvert annonçaient un personnage distingué
et son âge avoué inspirait le respect et la con-
fiance. En un mot, je vis en lui l'image véri-
table d'un grand seigneur, et tel fut vraiment
Zdrisko, Prince de Moldavia que la Princesse
me nomma en ajoutant que c'étoit un des
seigneurs les plus aimés, et des plus riches
du pays. Réprouvai un air très singulier la
première fois que je le vis; il me sembla l'avoir
déjà rencontré quelque part; l'expression de
son regard, me parut surtout connue; je fis
de vains efforts pour me rappeler où, et com-
ment je l'ai vu, et cette idée me tourmenta
depuis le moment où j'ai fait sa connaissance.
— Quel est le nom de ce seigneur à son âge.
— Quelque très jeune cette jeune Dorine,
est loin cependant de mériter autant de
sympathie. L'expression avouée qui se peint
toujours sur sa physionomie, n'est à mon avis

nullement séduisante; peut-être est ce un peu de vanité qui me rend ainsi sensible; car Dorine a je l'ai vu humilié mon amour propre. Elle causait tout bas avec une autre Dame et quelques hommes assis derrière elles, tout le temps de notre visite. Leurs regards se portaient sur moi en riant et chuchotant sans cesse; et il me fut aisé de voir que j'étais le sujet de leurs moqueries; cette idée me troubla et m'attrista; c'est ce qui fit pressentir que je la trouvais bien peu aimable.

La société était ainsi partagée, et je veux avouer que je ne m'amusais pas infiniment lorsqu'un personnage très-séduisant, très-poli et surtout grand causeur, approcha la Princesse. A en juger par ses discours, on voyait qu'il allait par tout, connaissait tout le monde, et avait ce qui se passe dans toutes les maisons. On ne saurait être amoureux, ni se marier sans qu'il soit le premier à le savoir; il a des bouquets à offrir pour toutes les fêtes; des vers à faire pour toutes les occasions, louant tout avec excès, il est par tout sans cause; et si par hasard il lui échappe de faire quelque com-

médage ce n'est jamais avec l'intention de causer une tracasserie; nous dit on toujours notre Chambellan est un peu important, à la vérité, mais c'est le meilleur homme du monde, le Chambellan donc, s'établit derrière nos fauteuils, et avait déjà qui j'étais; d'où, quand, et pourquoi j'étais arrivé. Il m'accabla de louanges; et il n'est pas de fleurs ni de Déesses aux quelles il ne m'ait comparé. Heureusement (car toutes ces flatteries commencent à m'ennuyer infiniment) quelqu'un lui demanda: „Ne sauriez vous nous dire, cher chambellan, pour qui savez tout, ce que devient le jeune Prince de Melajou? jamais Vassovie ne l'attendra si longtems.“ „Mon petit fils, repliqua le vieux Prince à ces mots, est à son devoir, et n'a pas quitté son régiment.“ „C'est possible, dit Dorine, mais comme vous voilà en l'ivoire d'armes, où il n'est plus nécessaire au Régiment, où puis savoir qu'il ne se fera pas attendre longtems.“ Ajoutat-elle avec un soufre qui exprimait clairement, quelle était la mieux informée de son retour. Le Chambellan qui ne perd jamais l'occasion de faire un compliment, déclara qui si le Prince était instruit

de l'apparition d'une aussi brillante étoile sur l'horizon de Vauzou, il ne manquait pas de lui en retourner. Ses mots Dorine redoubla, ses diables et ses chuchotages et avec un air moitié mécontent elle me dit : « Si Madame de Sapp est curieuse de faire la connaissance du Prince de Mélym, je puis lui promettre qu'il sera ici pour le bal que donne dans quelques jours, l'ambassadeur de France. »

Je voulais répondre que je n'étais ni curieuse, ni impatiente de faire cette connaissance, mais plusieurs Dames m'interrompirent en criant à la fois, « Oh qu'il fait bien de retourner cet air, sans lui tous les bal sont ennuyeux; les paroles de tristesse sans agrément; rien ne prend; il n'y a que lui qui sache tout au fait. » — Les Dames devaient le louer au contraire, dit un vieux Général, de ce qu'il « arrache d'espérance à celles pour veiller à ses Devoirs dans une triste garnison. » — Mais ce l'ambour le comissent également d'être d'aimable chambellan. — Et nous pourrions partir en attendant, me dit tout bas la Princesse. —

« Nos parties en effet et la confirmation continue en voiture. Le Prince de Mélym pour un véritable enfant glorieux de la Princesse, son ayeul lui passe tous les jours par l'imagination en tout point; et les femmes continuellement le plus à le glorieux. Il est vrai qu'il est charmant, mais ces Dames se manquent à celles mêmes en briguant un regard, un mot et la plus petite attention/décorer par. »

Ma Vanda! ces mots de la Princesse sont profondément gravés dans ma mémoire; et je vous assure que quand Madras devra attirer toute l'attention de ce fameux Prince Colonel (comme on l'appelle ici) elle ne fera pas un seul pas pour lui; cependant je suis en ne peut plus curieuse de voir cette merveille! Encore cinq jours jusqu'au bal du ministre de France. La Princesse de V. m'a dit qu'il est depuis près d'un an dans les fers de Dorine; chose inutile pour un être aussi volage; mais pourquoi donc vous en occupez, je tantant; j'aurai assez de temps de vous en entretenir après ce bal où, je sais le voir après. . . . ce bal m'inquiète, je ne sais pourquoi, et je suis triste en y pen-

sant. Rappelez-vous, chère amie, le 17 août et le Bal de Krievin, ah! il n'y en aura plus de semblables! aucun bal, aucun Colonel, le monde entier, en un mot, ne saurait se comparer à une seule heure passée à Krievin avec ceux que j'aime, avec ceux que j'aimerais toujours. . . ah! toujours! adieu ma bien aimée Vanda! à Krievin seul se trouve le vrai bonheur de Malvina.

Troisième lettre de Malvina

à Vanda.

25 Décembre, Varsovie

Vanda, chère Vanda! est-ce un songe qui depuis hier m'égaré, et me séduisit, ou un charme magique qui fascine mes yeux et enchaîne mes sens; je ne saurais définir, ni com-
prendre

prendre ce qui se passe au fond de mon cœur; il régit un tel désordre dans mes idées, que je ne sais comment l'exprimer! Ma sœur bien aimée! Votre amitié attentive s'est toujours liée, même à mon sang, dans les plus profonds replis de mon cœur; à présent peut-être pourrez vous encore définir ce qui se passe dans mon âme. Écoutez donc, écoutez ce qui m'étonne, m'attriste, me réjouit, m'éffraye et me paraît encore incompréhensible.

Vous savez par ma dernière que le Ministre de France devait donner un grand bal le 20 du mois; vous savez que la société et les Dames surtout attendaient ce jour avec impatience comme celui du retour du jeune Prince de Mohyla; que Dorine, instruite à fond de toutes ces démarches avait solennellement promis. Cette soirée arriva enfin. La journée précédente me parut d'une longueur mortelle; j'allai au bal avec un secret effroi; j'entrai dans la salle, en tremblant et plutôt portée à l'attendrissement qu'à la gaieté. Mais bientôt, le monde, l'éclat des bougies, le son d'une

musique animée et peut-être encore, (car pour-
rais-je cacher ma vanité à vos yeux) peut-être
plus que tout cela, le murmure des louanges
flatteuses qui annonça mon entrée au bal, dou-
blaient ces vagues légers, je répêch courage, et
mon cœur fut rempli de cette joie pure que
je sens toujours lorsque je me crois agréable
à ceux avec qui je me trouve. Ma passion
pour la danse se réveilla, les danseurs s'empress-
aient autour de moi pour avoir la préférence,
et je pus faire voir à Dorine avec un plaisir
secret que je ne me trouvais pas tout à fait
abandonnée. La valse commença et je me
trouvai engagée avec le Major Lisowski, qui
paraît ici pour le meilleur danseur; lorsqu'un
bruit extraordinaire se fit entendre à la porte
et ces mots: «Rafin le voilà! il nous a tenu
à parole! comme nous allions être pais! . . . »
furent répétés par tout le monde, que la musique
cessa. La foule s'écarta et j'apparçus dans ce
jeune Prince tant attendu, tant désiré, dans
ce lui de l'empressement général, dans cet ado-
rateur des charmes de Dorine, j'apparçus, qui?
. . . Ludomir . . . ah! Vanda! jadis mon
Ludomir, à présent le Ludomir de Dorine, de

de l'heureuse Dorine! . . . la gaieté, l'esprit
de danser, le désir d'exister m'abandonnerent
à la fois; je ne vis ni n'entends rien de ce
qui se passait autour de moi; la tête me tourna
et je ne sais par quel bonheur je ne perdis
pas connaissance. Ce n'était pas l'étonnement
de reconnaître dans le brillant Prince de Mel-
styn, ce Ludomir qu'en prenant naissance pour
un assassinier, ni la colère que je dus éprouver
de la fausseté de ses procédés; rien de tout
cela ne se fit sentir à mon cœur; je ne pus
faire toutes ces réflexions qu'après recon-
vres la faculté de penser; mais dans le premier
moment, cette idée seule: «Ludomir ne m'aime
plus; Ludomir en aime une autre!» oppressait
tout mon être de la façon la plus cruelle.
Semblable à une statue je demurai immobile
et sans mouvement. Ignorez ce que le Major
Lisowski dut penser; je compris seulement de
son discours qu'il répétait sa question «si je ne
peux plus danser?» sans avoir pu obtenir
de réponse. Ces mots m'attachèrent enfin à
ma stupéur. Je rejetai tout sur un mal subi
occasionné par la chaleur, et je me retirai bien
vite dans l'endroît le plus reculé du salon.

J'aurais voulu pouvoir quitter le bal à l'instant même. Ce lieu qui me paraissait brillant de gaieté un quart d'heure auparavant, ne m'offrait plus que le plus triste aspect; mais ma chère! une force inconnue m'attachait à la place où je me trouvais. Je ne pouvais quitter l'endroit d'où j'appercevais Ludomir; et que voyais-je hélas! Ludomir regardait Dorine avec cette expression qu'il prodigueait jadis à sa sœur; il parlait avec ce sourire, ce sentiment . . . ah! mon amie! que ne suis-je à Krowin ou au milieu des murs du soldat Glaxos! jours tranquilles de Glaxos que vous êtes loin de Malvina! Les premiers pas que j'ai fait dans le grand monde, furent marqués par l'amertume et la douleur! mais Vanda écoutez encore. J'avais les yeux fixés dans le coin de la salle où Ludomir appuyé sur le feston de Dorine; uniquement occupé d'elle semblait oublier entièrement la joie que son retour avait occasionné et tout ce qui était étranger à l'objet de ses amours. Le chambellan s'approcha alors de lui, et lui ayant parlé bas, ils eurent l'air de chercher dans la salle; c'est moi ma chère que cherchait Ludomir; je rencontrai son regard, ce regard qui

n'est si connu et je crus alors que mon cœur avait cessé de battre et mon sang de circuler. Dorine alla danser, Ludomir et le chambellan firent alors le tour de la salle, et s'approchèrent de l'embeuseur de la fenêtre où j'étais assise. „Fait l'honneur de vous présenter, Madame, le jeune Prince de Melvyn qui désire ardemment pouvoir faire votre connaissance,” me dit le chambellan. „Si le sort et des événements contraires ne m'en eussent empêchés, interrompit le Prince, je n'aurais pas été le dernier, Madame, à rendre hommage à la nouvelle Déesse que possède la capitale depuis peu.”

Ma Vanda! la voix de Ludomir qui à tant de pouvoir sur tout mon être, cette voix que je n'avois pas entendue depuis plusieurs mois, s'empara alors de tous mes sens; et j'étais au moment de lui dire avec l'accent le plus vrai en oubliant tous ses torts, Ludomir, en vous saluant, vous donne, „en disant que vous n'avez plus Malvina;” cette Malvina qui j'aurais pu vous apprendre à vous oublier. Mais mon amie! le compliment recherché du Prince n'est pas semblable au silence d'état, ou aux vives

expressions de l'amour le plus pur de Ludomir de Krzewin; ce compliment déjà me refroidit soudain, et mes paroles exprimèrent sur mes lèvres, „Puis-je me flatter, Madame, que vous voudrez me faire l'honneur de danser avec moi, me dit-il encore?“ Je ne sais ce que j'aurais répondu, mais Dorine ne m'en laissa pas le temps. Ayant fini de valser, elle passa à côté de nous. „Ludomir, dit-elle tout bas, l'empire que vous n'avez pas voulu de moi, est engagé pour la première mesure?“

Ludomir! lui criait, la brillante Dorine, au milieu d'un bal superbe à Varsovie. Ludomir! l'appellait aussi l'infortuné Malina, dans les vallées silencieuses et tranquilles de Krzewin. „Ne vous amusez pas, Prince, lui dis-je aussi. „Et, Dorine veut danser, et moi, je n'ai nulle envie de danser.“

À peine sus-je prononcé ces mots, que le Major Lisowski, accourut pour m'offrir sa main, et mon premier mouvement fut, je ne sais trop pourquoi, de me lever et de suivre. Nous nous mîmes dans le cercle de la mesure,

Ludomir en faisait partie avec Dorine; avant de commencer il s'approcha et me dit à l'oreille: „J'avis cru, Madame, que vous ne voudriez pas danser.“ Il est vrai, je pensais ainsi. „Il y a quelques minutes, mais moi aussi je suis sujette à changer souvent d'idées.“ Parla-t-elle sans doute trop de sévérité dans cette répartie, car j'en vis à l'instant l'effet dans les yeux de Ludomir. Il se tût strictement; mais en voyant sa peine, j'aurais désiré pour tout au monde avoir pu retenu mes paroles: et je ne voulais plus ni regarder le Major Lisowski, ni danser ni parler avec lui, pleurer en liberté était mon unique désir.

Ludomir ditait brouillait les figures; Dorine grondait; pour moi je ne suis content ni partie à la fin de la danse. Ludomir se plaça à s'aper à côté de Dorine; velle tout ce que j'appris; car je ne restai plus assés et je parus tout de suite après. Fabusant votre patience, ma chère Vanda! en entretiens dans des détails aussi inutiles sur l'épée d'été; mais hélas! ce sont souvent de bien pénibles circonstances qui font le malheur de la

effréné! Un coup d'œil amical, ou un froid regard font naître, quelquefois, le bonheur suprême, aussi bien que le désespoir. — Ma Vanda! je sais certainement qui était cet inconnu, ce mystérieux Lodomir; au plutôt je l'ignore, je ne comprends, ni ne conçois ce qui concerne son sort et ses actions; mais je me rappelle que je lui dois la vie, et que je lui ai solennellement promis de ne jamais faire un pas pour découvrir son secret. „Son malheur en serait certainement augmenté” me dit-il dans sa lettre que j'ai sous les yeux. Eh bien! Lodomir, ne m'aimez plus, aimez en une autre, faites comme il vous plaira Malvina haïrie de larmes, seule, abandonnée, sans souffrir en silence sans vous rappeler jamais par le moindre mot ou le plus léger signe qu'elle vous eut jadis connu.

Mais ma Vanda il est temps de finir cette lettre déjà trop longue; mes yeux abasourdis de tristesse, et mes yeux noyés de larmes ont un égal besoin de repos. Pardonnez-moi donc bien aimée si comptant sur votre indulgente amitié j'ai voulu partager avec vous le poids de

la douleur qui m'accable. Il n'était pas en mon pouvoir de vous faire la moindre des suppositions que j'ai éprouvées mais je tâcherai à l'avenir quoi Ah je l'ignore je ne sais ce que je veux, ce que je désire, ce que je dois faire, ce que je dois croire. Il règne un désordre affreux dans mes idées comme dans mon cœur. Adieu mon amie; vivez heureuse dans le tranquille château de Krzesnia et n'oubliez pas Malvina; la triste Malvina ah! vous ne m'en oublierez jamais jamais! —

Lettre du Major Lissowski
à son ami Alfred.

Varsovie le 30 Décembre 18 . . .

Alfred! que fais-tu donc? Varsovie dans toute sa splendeur t'attend et t'appelle. Les bals, les redoutes, les parties de tréneau, les commérages sont en pleine vogue; tandis que

les gâches et les frimats doivent rendre le séjour de la campagne entièrement triste et monotone; et toi, le plus aimé des adorés parhans de la ville, tu ne peux encore t'arracher à ton impitoyable maison de champs. Arrive donc sans plus tarder, si tu ne veux être effacé pour toujours de la liste des élégans, et que je te renonce à jamais. Comme j'ai tout lieu d'espérer que tu n'encourras pas cette disgrâce, je veux bien avoir la bonté de t'instruire de ce qui se passe ici, afin qu'à ton retour tu n'aies pas l'air de revenir de la Chine.

Une nouvelle aurore vient de paraître et brille ici dans tout son éclat. C'est Malvina S. jeune veuve, qui jamais ne coquette, ni Varsovie, ni le grand monde, ah Alfred! jamais tu ne vis rien de plus attrayant. Elle joint la simplicité de la jeunesse et de l'indépendance à une courtoisie familiarisée avec tous les usages de la meilleure société. Quoiqu'elle soit naturellement complaisante, et que elle soit néanmoins tenue nos jeunes gens, à une distance respectueuse et moi même, moi à qui on n'en impose guère, je ne trouve souvent attiré par sa politesse

glaciale, sans leur me permettre auprès d'elle aucune de ses expressions que la sévérité appelle *monstrueux* et tous autres épithètes dégoûtées, je ne me permets ici, ni médisance, ni ces airs menaçans qui constituent notre allure ordinaire. Tu peux t'en étonner autant qu'il te plaira; le fait est incontestable et il était réservé à Malvina d'opérer ce miracle. Moi qui ne saurais me gêner un instant, pour qui que ce soit; je passe mon temps à deviner ses pensées, à remplir ses desirs, tandis qu'elle se s'occupe seulement de moi. Elle ne l'a elle même déclaré avec sa politesse et sa franchise ordinaire. Oh femmes, femmes! que Pourriez vous faire de nous, si entendant bien votre propre intérêt, vous n'êtes allées, comme le fait si bien Malvina à la pudeur de votre sexe, l'innocente gaieté à la honte touchante; ce noble orgueil féminin, qui nous retenant toujours dans de justes bornes, ne devrait jamais vous abandonner.

Alfred! je suis passionnément amoureux de Malvina. Je ne sais ce qu'il en sera, car je crois un peu Ludovic. Il est terrible pour mon malheur; il a vu Malvina, et un seul bal a suffi

pour le rendre esclive de ses charmes. Mais qui l'aurait pu voir à ce bal sans être séduit par ses attraits. Toutes les Dames étaient mises avec la plus grande recherche, tandis qu'une simple robe blanche dessinait sa taille élancée, ses cheveux noirs relevés par un peigne d'ivoire, et un bouquet de jacinthes parfumées formaient toute sa parure, et encore se défilait-elle de ce bouquet avec une bonté angélique, aussitôt que Dorine en déclara à table, qu'elle ne pourrait en supporter l'odeur.

L'apparition de cette Malvina si douce, si innocente et si jolie contrasta beaucoup avec Dorine; tant mieux elle gardera Ludomir à vue. Si je pouvais seulement découvrir si Malvina passa à lui? Mais tu ne saurais t'imaginer combien il est difficile de la pénétrer. Elle paraît simple et franche; et cependant tout renard n'est que je suis; je ne saurais la comprendre. Malvina passa à ce bal de la gaieté la plus vive à une sombre mélancolie. Elle rejecta ce changement subit sur la chaleur de l'appartement, mais je n'en fis pas la fête; et je suis persuadé que l'apparition de Ludomir

en fut la cause. Se sont-ils vus ailleurs? se connaissent-ils déjà? c'est ce que je ne puis savoir.

Tu n'ignores pas Alfred, que lorsque mes propres affaires m'ont laissé le temps je me suis plu à épier celles des autres. Je n'ai pas perdu Ludomir de vue pendant son absence; et j'ai vu d'abord que le bourgeois où il était en garnison n'est pas loin de Kroswin; lieu qu'habitait Malvina cet été. Puis qu'ayant obtenu une permission, il s'absenta au mois de mai et ne revint au régiment que quelques jours après, sans qu'on ait vu où il avait été. Enfin qu'à son retour à sa garnison au mois d'août, il était très triste et mélancolique. Que dois-je conclure de tout cela? ah! nous verrons; nous allons jouer une comédie où Ludomir, Malvina, Dorine et ton serviteur occuperont les premiers rôles. Nous ne mangerons ni de cabarets, ni de confitures (notre chambellan en est un tout prêt) nous verrons comment le Prince réussira, et quel en sera le meilleur sort.

De reste nous n'avons rien de nouveau; on nous promet des promotions au retour de

printemps. En attendant nous ne perdons pas l'habitude de voter à tout propos contre l'injustice et les puse droits; car chacun de nous, à commencer par moi, ne comprend pas comment il s'est pas encore officier général. M^{rs} E. ne monte plus à cheval, ce qui rend le mariage de la cour de sexe très désert. Felicia N. danse toujours la priotte à ravir. On nous promet un carnaval délicieux. Bérans a reçu de l'excellent vin de Bordeaux. Mon cheval bai est toujours le but de l'avis de tous les jeunes gens. Voilà toute nos nouvelles. Arrive donc mon ami, pour être acteur ou de moi spectateur des pièces qui vont être représentées cet hiver sur le théâtre de la société élégante de Varsovie. —

CHAPITRE XII

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Q'ou se trouve bien ou mal que les jours s'écoulent dans les larmes ou dans le plaisir, le temps insaisissable dans sa course, vole également pour ceux qui voudraient le retenir, comme pour ceux qui désiraient le briser.

Quelques semaines s'étaient peine écoulées depuis l'arrivée du Prince de Mélyny que personne ne doutait plus de son amour pour Malvina. Les jeunes femmes s'en réjouissaient en voyant Dorine humiliée; les plus âgées, surtout celles que le sang ou l'amitié unissaient au Prince Zdzisla, applaudissaient à son amour, espérant qu'il se terminerait par un mariage, bien désirable à tous égards. „Enfin Ludomir se devenit raisonnable devant elles, et des „bons heuroux, lui feront oublier toutes ses „anciennes folies.“ — Le vieux Prince presque aussi amoureux de Malvina que son petit fils, trouvait son bonheur dans cette union; et le Public que la nouveauté amuse tou-

jours, s'occupa de cet objet, jusqu'à ce que d'autres plus nouveaux le lui firent oublier.

Chacun d'après son intérêt ou sa vanité, décidait ainsi du sort de Malvina, tandis qu'elle-même, loin d'avoir pris une résolution quelconque, était encore à se persuader comment ce Prince de Mohaya, tant applaudi, pouvait être ce même Ludomir qui l'avait aimé avant exclusivement, et d'une manière si peu commune; et qui jadis avait été uniquement aimé d'elle. Il l'aimait encore présent; personne ne pouvait en douter. Il avait quitté Dorina et ses pleurs; sa colère et les scènes qu'elle lui fit ne purent le retentir. Il ne s'occupe plus d'aucune autre femme. Malvina seule l'a su faire. Tout cela est vrai et elle se l'assura Mais Ludomir aimait Dorina, avant que le hasard l'eût amené à Krowin. Il a oublié Dorina pour Malvina et pourrait bien de même oublier Malvina pour une autre. Elle est justé à Krowin que Ludomir n'avait rien aimé et se pourrait bien aimer qu'elle seule. Elle apprit à Varsovie que Ludomir avait déjà été séduit par les charmes de Dorine.

et de bien d'autres, et provoquait avec dépit qu'il le serait peut-être plus d'une fois encore. Cependant fidèle à son serment, elle ne lâcha rien échapper, qui put rappeler au Prince de Mohaya son séjour à Krowin; et cherchait en elle-même quelque excuse à ses procédés mystérieux et incessables. Son plus vif désir était de parvenir à ne voir en Ludomir qu'une connaissance nouvelle et agréable à tous égards, et en oubliant s'il était possible, qu'elle avait jadis trouvé en lui tout ce qu'elle pourrait aimer au monde. Pour faire connaître les sensations ainsi contradictoires qu'extraordinaires, qu'elle éprouvait sans cesse; je vais faire part d'un fragment de la lettre qu'elle adressa à cette époque à Vanda.

Extrait d'une lettre de Malvina

adressée à Vanda.

Ah Vanda! que ce grand monde, que nous nous figurons si attrayant, réellement peu de

félicité! . . . Ces regards de la jeune
 que la joie et les larmes détrement remplit
 seuls, ne sont souvent remarquables que par
 nos peines et les larmes que nous versons.
 Vanda! je ne suis point heureux! apprends
 ma sœur, les sentiments les plus secrets de
 mon cœur, que je ne saurais confier qu'à toi
 seule.

Depuis que j'ai vu Ludovic à Varsoie
 l'inquiétude, la tristesse et les larmes ont rem-
 plis tous mes instans. Il quitte Dorine peu
 après, et occupé de moi seule (quoique je
 l'évitasse sans cesse) il ne laisse échapper au-
 cun moyen, ni aucune occasion pour me com-
 vaincre de son amour. Une fois secrète, me
 dit intérieurement, que malgré les apparences,
 il n'est nullement fuitif envers moi; qu'il y a
 dans tout cet événement un mystère indéfinis-
 sable qui seul l'éclaircira.

L'œil de Ludovic dont il dépend abso-
 lument, veut bien désirer son mariage avec la
 présence la plus flatteuse à mon égard; tout
 semble donc arrangé . . .

je devrais être heureuse. Ah ma chère! jamais
 je ne le fis moins! Vous vous êtes approuvé
 malgré moi à Krasna, combien j'aimais Ludo-
 vic. Ce sentiment me devenait aussi indispen-
 sable que l'air que je respirais. J'avais besoin
 de partager avec lui toutes mes pensées, tou-
 tes mes affections. Cette joie intérieure que
 j'éprouvais lorsqu'il était présent, lorsque je le
 savais respirer le même air, ce pressentiment
 d'un bonheur futur (n'importe dans quelle
 situation pourvu qu'il nous fût commun.) Ce
 penchant irrésistible qu'un regard fait naître,
 qui s'insinue souvent au fond du cœur par un
 seul mot, est un trait indéfinissable qui rem-
 place et surpasse à tous les autres sentimens;
 ce premier attribut de l'amour sans lequel il
 n'y en est point de véritable; cet attribut enfin,
 émané du ciel même, dont il doue quelquefois
 nos cœurs et qui remplissait entièrement le
 mien à Krasna . . . Ma Vanda, il est
 écrit à Varsoie; et les impressions les plus
 bizarres et les plus tristes l'ont remplacé dans
 le cœur douloureux de Malrina.

Le Prince de Mélaya plaît à mes yeux.
 Mon amour propre est flatté quand j'apprends

la préférence qu'il me donne! sur Dorine et d'autres; mais je ne saurais répondre à ses attentions que par une froide politesse; son ardeur méfiance plaît qu'elle ne me sût et je ne puis lui témoigner que de l'amitié pour tout l'amour que je pourrais lui inspirer. Pourquoi est-il ainsi attaché à Kzewin? Pourquoi est-il ainsi jaloux? c'est ce que je ne saurais comprendre; c'est ce que je me reproche sans cesse. Voilà ce qui tance mes palans, mes tourmens et impoisonne tout mes instans. Ma sœur Manda; je vais vous découvrir encore une nouvelle liaison; je crois que ce grand monde, cet élat, cet amour universel, ces plaisirs dont je vois le Prince entouré à Yagoué, et qui semblent occuper tout ses momens; tout cela peut être lui a aliéné le cœur de Malina. — En quoi pourrais-je être augmenté sa félicité? il n'a pas besoin de mon cœur; tant d'autres lui sont dévoués; il n'a pas besoin de bonheur; car il ne connaît pas l'adversité, de jama veuve! à Kzewin Ladonin paraissait abandonné de ses frères; il semblait plutôt dans mon amour sa félicité promise; je l'ai connu triste et solitaire, je l'ai vu plus tard

affligeux, malheureux au fond de l'âme; et la pitié augmentait encore mon amour; telle que cette pitié compatissante émane du ciel même, mon amour étoit tendre, sensible et plus digne enfin d'adolesce l'adversité que de partager la joie et le bonheur. Je cherche en vain dans les traits du Prince de Malina cette expression de mélancolie qui souvent à Kzewin pénétrait mon âme toute entière. Ses manières graves et sérieuses, son regard même n'expriment que le plaisir et la joie, qu'il semble seul avoir connu jusqu'à ce moment, et qui sont plus propres à inspirer l'envie qu'une affection douce et attentive. —

Grandes moi mon amie, grandes moi, tant que vous voudrez; je ne teste moi même de me faire des reproches amers, car en élat d'amour je ne crains toutes les félicités en partage à Ladonin? n'avais-je pas partagé toutes ses peines lorsqu'elles ne fussent inconnues? Je le retrouve maintenant heureux, entouré de parents et d'amis, surs de son avenir possédant tout ce que les dignités et l'opulence peuvent ajouter au bonheur; et lors de ma réponse d'une métamorphose ainsi inattendue,

je ne retrouve au fond de mon cœur, qu'un inconsolable changement.

Ludomir de Melstyn aimait Malvina tant qu'il en était capable. Douce abandonnée, ayant chargé en haine l'amour qu'elle lui portait employait tous les moyens pour le calomnier aux yeux de celle-ci, et faisait en même tems tout au monde, pour entrainer Malvina dans quelque démarche hasardée, qui pût éclipser au moins l'éclat et la pureté de sa réputation. S'étant appenue que le Major Lisowski en était très épris, elle espéra en tirer parti, et prenant un air compatissant elle lui dit un jour : « Je vois que Malvina vous tourne la tête; et vous êtes persuadé que Ludomir a pour elle une grande passion. Eh bien détrompez vous; ce n'est point l'amour qui le guide, mais le désir de plaire à son ayeul, qui souhaite son union avec elle, parcequ'elle est plus riche qu'une autre. Il sera bien aise de trouver un obstacle en vous; et pour Malvina, cette beauté froide, elle n'aime point Ludomir, tout en recevant avec plaisir ses hommages; car avec son air modeste et ingénue, elle cherche

à tout instant à plaire qu'une autre, et elle vous préferera à lui, si vous le voulez, je vous en réponds. » Le Major dont la vanité n'était pas le moindre défaut; crut aisément à ce discours et se lia plus étroitement avec Doline, afin de profiter de son art et de se conduire d'après ses conseils.

Cependant Malvina n'ayant aucun soupçon de cette trame, vivait sans cesse Ludomir, tout en ne s'occupant que de lui seul. Elle se reprochait de ne plus sentir pour lui l'amour qu'elle lui avait voué à Krossing tandis que son amour-propre, était fatigué de voir qu'il avait tout quitté pour elle. La raison lui indiquait la perspective d'un bonheur solide, dans son union avec le Prince, et un instinct secret, ramenait toutes ses pensées vers la douce liberté de sa campagne chérie. Elle avait toujours la volonté la plus ferme de garder religieusement le serment qu'elle avait fait à Ludomir; mais l'envie de pénétrer tout ce mystère l'occupait cependant sans cesse.

CHAPITRE XIII.

LA SOIRÉE DE LA PRINCESSE DE W...

Tel était la situation de Malvina lorsqu'un soir la Princesse de W. rassembla chez elle toute la société. Peu de femmes, mais toutes jolies; des hommes aimables et remplis du désir de plaire; une maîtresse de maison polissante et bonne, composaient cette réunion. Un appartement bien éclairé, arrangé de manière à ce que chacun s'y trouva à son aise; un excellent souper, tout enfin, concourut à rendre cette soirée une des plus agréables. Le Chambellan se mit au Piano après le thé, et à peine eut-il fait entendre une valse, que tout le monde fut en l'air. On écartera les tables, les fauteuils, et chacun courut offrir sa main à celle vers laquelle l'amour, le vinté ou la coquetterie l'entraînait en secret. Ludonit en se levant tout à coup pour s'élaner auprès de Malvina, afin de prévenir tous les autres, eut le malheur d'accrocher la robe de Dorine qu'il déchira en plusieurs morceaux. «Que vous êtes gauche, depuis quelque temps, Ludo-

niel s'écria-t-elle avec humeur; allez donc au moins me chercher tout ce qu'il faut pour réparer votre inadvertance; autrement grâce à vous je ne saurais faire un seul pas de la soirée. Il fallut bien se soumettre, et n'ayant pu parvenir qu'avec peine à obtenir des femmes de la Princesse à moitié endormies, de lui donner une aiguille, qu'il attendait avec tant d'impatience, il l'apporta enfin, et les deux joyeusement exclaimés à tout le peu de la robe déchirée qu'une Dame de la société s'était chargée d'arranger. Pendant ce temps Malvina venait gaiement avec le Major Litovské, et lorsque l'impatient Ludonit fut délivré, elle se trouva engagée pour toutes les danses jusqu'au souper. La gaieté un peu étouffée du jeune Prince de Melvyn, lui fit tout souvent ressoir avec indifférence les petites contrariétés de la vie; mais ce jour là tout lui était si sensible que ne pouvant danser avec Malvina, il quitta le salon, et s'établit sur un sofa dans le cabinet voisin, où contre sa coutume il se lava presque à la mélancolie. Malvina à laquelle une légère robe blanche et la guirlande de coquelicots (qui formaient sa coiffure) allaient

extrêmement bien de jour là, était en ne peut plus jolie, et c'était peut-être la cause pour laquelle elle ne était jamais tombée d'une humeur aussi enjouée. Entourée d'adonneurs, plus comminatrice qu'a lachésaire, elle dansait beaucoup et avec la plus vive gaieté; sa gaillardie étant détachée, elle alla dans une chambre voisine pour la remettre. Placée devant un grand miroir, Malvina se voyant si jolie sourit avec une joie enfantine et au moment-même elle pensa à Kozestri, et soupira involontairement. Appuyée sur la cheminée, elle jeta encore un coup d'œil dans la glace et fut étonnée d'y voir l'adonne, qu'elle n'avait d'abord pas aperçu. Il avait les yeux fixés sur elle, avec cette expression de sensibilité mélancolique qu'elle n'avait connue en lui qu'à Kozestri, et qu'elle cherchait en vain dans la physionomie diatribe du Prince à Varsovie. Elle travailla en l'approchant et lui adressa la parole pour la première fois depuis qu'elle l'avait vu en ville. — Pourquoi donc Prince vous, qui êtes toujours si gai, ne voulez vous pas danser, et paraissez vous si pensif? — Je le suis, mais avec raison, répondit-il, et j'aurais voulu

ma vie pour un seul tour de valse; mais par-journe ne voulez danser avec moi et rien ne me réussit. — Véritable propos d'amoureux, qui renferment le monde entier dans le seul objet de leur attention.

Malvina s'aperçut bien que plusieurs vou-lait dire, elle même, et que rien ne réussait à Ludomir parcequ'elle avait été engagée pour toute la soirée. Pour réparer la peine qu'elle lui avait faite, elle déclara à ceux qui tinrent alors lui rappeler ses engagements, qu'elle était trop fatiguée et ne voulait plus danser. Plusieurs d'entre eux la quitterent avec une physionomie attristée, mais celle de Ludomir s'éclaircit à l'instant. La joie sembla renaitre dans tous ses traits, et la douce et tendre Malvina, à laquelle le plaisir des autres était toujours préférable au sien, ne regretta nullement le sacrifice, qu'elle venait de faire.

Dès que Malvina se ne voulait plus danser, tout le monde en perdit le goût; et la Princesse W. s'étant aperçu que le bal languissait, proposa quelques jeux de société; ce

qui fut aussitôt accepté. On fit un cercle autour de la table ronde, qui avait été remise à sa place accoutumée, et Ludovic dit à bien cette fois qu'il se trouva assis auprès de Malvina, malgré tous les soins que prent Darino et le Major pour l'empêcher. Il fut décidé qu'on poserait aux questions (jeu parfait pour appeler, ou exprimer ce que souvent on s'occupe de découvrir) voici celles qui furent les plus intéressantes :

« Quel est le flambeau qui vous guide dans l'avenir ? » —

« Le même qui m'éclairait au passé. » —

« En quoi la simplicité ressemble-t-elle à la haine ? » —

« En ce qu'un premier regard souvent les voit mériter. » —

« Quelle est votre devise ? » —

« Patrie, amour et gloire. » —

« Avec quel amour allarme et émeut-il son flambeau ? » —

« Avec un soupir et des larmes. » —

« Quel est l'attribut et le défaut de l'espérance ? »

« De savoir nous tromper. » —

— Au second tour Malvina exhiba sa révolution, comme il lui arrivait souvent, et s'occupant que son premier mouvement eût été ces mots : *Plus donner le mal d'avoir cru, se méler à il avait avec, carcé ?* en discutant les questions elle donna celle-ci au Prince avec d'autres. Il parut le deviner, rougit prodigieusement et par son regard et son trouble, sembla lui plaire la question de Malvina. Malvina s'en étant aperçu sentit son cœur à l'instant, et se promit bien de tenir mieux sa parole à l'avenir. La réponse qu'elle trouva, l'affirma encore plus dans sa révolution.

« Un souvenir ineffaçable, et pour le ciel, mais la bonté compatissante qui vous caractérisé ne devrait jamais le rappeler. » —

Telle fut la réponse du Prince. Malvina après l'avoir lue fut plus assurée que jamais que des raisons justes, le forçaient à développer ses actions d'un voile aussi impénétrable. Elle se condamna à un silence absolu et pour réparer en quelque sorte la peine qu'elle lui avait faite par son indiscrette question, elle le traita

avec plus de confiance et moins de cérémonies qu'elle ne l'avait fait depuis qu'ils étaient retournés à Varsovie.

Mais il semblait bellâ! qu'un sort cruel travaillât à les éloigner l'un de l'autre, et précisément ce qui devait contribuer à rapprocher le Prince de Madame S. lui fut le plus fatal. Le bon plus sûr de Malina à son égard en lui rendant l'espérance et la gaieté, lui firent reprendre sa manière d'être accoutumée, manière qui, en le rendant tout différent de ce qu'il était à Kazem, déplaisait le plus à Madame S. Il se mit à causer avec vivacité, à décider d'un ton tranchant et à se moquer indifféremment de tout. Il pensait sans doute (car son cœur n'y était pour rien) que c'était là le meilleur moyen de faire briller son esprit. Il se trompait en cela, comme bien d'autres, qui, pour faire sourire un petit nombre d'oisifs ne rougissent pas d'employer le moyen méprisable et facile, de débiter des méchancetés afin de paraître spirituels et plaisans.

Lorsqu'on eut fini d'écrire, la conversation tomba sur les quêtes qui venoient d'être annoncées, et qui devoient commencer le lendemain.

On voit qu'il est d'usage à l'approche de carême que les Dames distinguées par leur naissance et leur rang dans la société, se partagent entre elles les différens quartiers de la ville pour aller recueillir dans chaque maison des aumônes qui sont ensuite réparties entre les hôpitaux, les indigens et les infirmes. On en cause longtems et on vit à parler ensuite de la bienfaisance, des moeurs et de la religion. Malina possédait à un degré éminent ce tact heureux qui fait, si bien connaître combien peu il conviendrait à son sexe d'émettre son opinion dans des matières aussi graves; aussi prit-elle le parti du silence. Mais ne perdant rien de ce qu'on disait, son attention fut surtout attirée par les propos de Prince de Melchay. Celui-ci entraîné par le désir de soutenir sa réputation de philosophe, et d'homme sans préjugés, que lui avoient donné depuis long-tems ses jeunes amis, sans trop savoir quelle était la véritable acception de ces mots, se mit à tout froquer, à tout critiquer et tourna en ridicule tout ce qui paroissant respectable et sacré aux yeux de Malina. Les devoirs les plus saints, la religion,

les moeurs, tout fut l'objet de ses sarcasmes; il voulait encore après le souper, où quelques verres de vin de Champagne avaient chauffés sa tête déjà en ébullition, continuer ses plaisanteries déplacées; Madame de S. excitée et blâmée de sa conduite, se levait déjà pour sortir, lorsqu'il l'approcha familièrement en lui disant: «Je sais belle Malvina que vous êtes du nombre de celles, qui se sont données à la quête pour les malheureux; j'espère que vous ne m'excuserez pas la permission de vous accompagner dans ces pieux exercices, et demain à dix heures je viendrai recevoir vos ordres à cet égard.» — «Ne vous donnez pas cette peine mon Prince, lui répondit-elle en le saluant froidement; nos devoirs et notre façon de penser à leur égard diffèrent trop pour que nous puissions jamais entreprendre de les accomplir ensemble.» — Elle sortit à ces mots, et avant de se coucher, elle écrivit une longue lettre à son cœur pour lui dépeindre les différentes sensations, que les événemens de cette soirée lui avaient fait éprouver.

Après en avoir décrit sous les détails, elle finit

son par ces mots. «O ma Vanda! je vous le répète encore et me le persuade tous les jours davantage; le grand monde, les mauvais exemples, les vicieuses discutions, peuvent parvenir en peu de temps le meilleur des cœurs et le faire la plus noble. Qui s'est dit, que cet Ludovic, en qui nous avons connu tout ce que la délicatesse, l'honnêteté et le sentiment peuvent produire de plus distingué, qui trouva sa félicité suprême à remplir les devoirs les plus pénibles; qui n'était occupé que du bonheur des autres; que ce même Ludovic enfin, échangerait cette manière d'être si louable à tous égards, contre un air froidement railleur; une indolente insouciance; qui étouffe toute sensibilité, et qui pourrait être ici l'évidence du ton de l'élegante coquetterie; mais auquel ni l'attrait, ni la correction, ne pourraient jamais engager Malvina à succéder.»

CHAPITRE XIV.

LA QUÊTE.

L'occupation peut quelquefois remplacer le bonheur, surtout quand elle tend à un but louable. J'ai souvent éprouvé la vérité de ce précepte; et plus d'une fois fatiguée de souffrir, rebulée par les contrariétés, voyant disparaître les rêves brillans d'une imagination que la première jeunesse embellissait de tous ses prestiges, en but aux écueils réels d'une vie agitée, je me suis trouvée dans un découragement bien dangereux à tous égards, si le goût de l'occupation ne m'en eût préservée. Ce goût qui m'a été inspiré par ces conseils bien chers à mon cœur me devint indispensable dans un âge plus mûr; il embellit mes jours paisibles et serens, et écarta même quelquefois les moments les plus sombres de mon existence.

Ainsi pensa Malvina; en éprouant cette inquiétude languissante que l'absence des sentimens contraires ainsi que le cours des circonstances inspiraient à son cœur agité, elle

devenait moins propre à s'occuper de ce qui elle la moindre occupation; ce qui lui fit sentir avec empressement celle, que lui présentait la quête. Se rendre utile aux malheureux, aux infirmes, à la vieillesse souffrante, à l'enfance délaissée, étaient des soins bien doux pour une âme sensible; et l'entrée dans tant de maisons diverses lui donnant occasion d'observer à l'improvisé le tableau de l'intérieur des familles, semblait offrir à son esprit une distraction involontaire.

Le lendemain de la soirée que je viens de décrire, et où l'adieu s'était fait voir, j'en vis tant de formes différentes; Malvina après s'être enveloppée d'une douillette, et le visage couvert d'un voile de dentelle, prit le bras d'Anna et commença ses bienfaisans travaux.

Ces quêtes quoique dans une espace plus restreinte, pourraient néanmoins se comparer au voyage sentimental que fait Joryk. Le lecteur curieux peut suivre Malvina dans sa course, mais à de petits détails deviendrait intéressant, sous la plume élégante de Swift,

la jeune encore faible ne paraît leur prêtée la même chance; et je crois bien que leur longueur ne détermine l'attente que vous attendez. Fénelon savait de fuir; la journée était belle et une petite gelée matinale rendait le passage des ruis plus sec et plus facile. Le soleil brillait dans tout son éclat, et l'air par et versin de cette journée, donnait de la vie et du mouvement à tous ceux qui les parcouraient. Malina sentit bientôt l'influence de cette atmosphère vivifiante et entra avec plus de courage qu'elle ne l'avait espéré dans la première maison de son quartier. Elle traversa un passage sombre, frappa avec timidité à une porte, qu'une servante très commode vint ouvrir, en lui demandant d'une voix rauque, ce qu'elle voulait? A cette première rencontre notre quêtuse perdit courage, et put à peine articuler l'objet de sa visite. La servante avait bêtement le cœur plus sensible que ne l'annonçait son extérieur. «Entrez, entrez!» dit-elle, voilà l'heure de la leçon, venez prouver à Madame, avec les jeunes demoiselles, auxquelles elle enseigne le français et l'allemand. —

Une femme d'un certain âge, se trouvait assise au milieu d'une grande chambre, au bout d'une table qu'entourait une douzaine de jeunes personnes dont la plus âgée n'avait pas treize ans. Des yeux plus vifs ou plus doux, des nuances de cheveux différentes, voilà ce qu'on pouvait appercevoir au premier coup-d'œil, dans ce groupe intéressant. Mais toutes ces jeunes filles paraurent jeter à Madame de S. car un air de respect et de vénération à la gaieté de leur âge, ornait leurs physionomies enfantines. La Maitresse de pension, se leva du bout de la suite de Malina, en appercevant la corbeille qu'elle portait. Elle se leva, la regarda poliment et lui remit son offrande; puis se tournant vers ses élèves, qui avaient entouré la quêtuse, mes enfants, leur dit elle, cette Dame veut bien se donner la peine de ramasser l'aumône pour les pauvres, des quêtus de maison. (A ces mots les élèves le fixèrent en l'écoutant avec la plus grande attention) pour les vieillards et les malades (ici toutes leurs petites mines ébahies s'obscurcirent) et lorsque le gouvernante ajouta: et pour les enfants abandonnés, qui

n'ont plus ni papa ni maman; tout le groupe se dispersa, se courut feuilleter dans les tiroirs, les poches et les sacroches, et une pluie de foras et de gros... fut bientôt versée dans la corbeille de la quitteuse. —

Hédige la plus jeune de toutes, voulait absolument y mettre aussi sa part, et voyant qu'elle ne pouvait tenir dans la petite corbeille, elle se mit à pleurer de tout son cœur, en répétant toujours : « Les petites enfants, qui n'ont pas de maman, n'ont sans doute pas de poupées non plus; je voulais leur donner la poupée que j'aime de tout mon cœur; mais « Mimi ne veut pas entrer dans la corbeille » — Malvina embrassa tendrement la petite en l'aspirant, que quoique Mimi ne fut pas entrée dans la corbeille, elle parvenait cependant aux enfants, qui n'ont pas de maman. Hédige en sauta de joie, et toutes s'éparpillèrent bientôt, car c'était l'heure de la récréation. La gouvernante dit alors à Malvina, en regardant ses enfants avec l'expression de la plus vive sensibilité : « Je ne saurais comprendre, comment il est des gens qui trouvent légal que je pro-

vois humiliant et déshonorant; je l'ai choisi depuis nombre d'années; et j'y trouve un devoir sacré à remplir; et une récompense bien douce en mon acquiescement. Il y a sans doute, dans cet état comme dans les autres, des vœux et des peines; mais est-il rien de plus doux que de s'attacher par une justice éclairée de jeunes cœurs que rien encore n'a pu ternir; et de les conduire à la vertu par cet attachement même. Je ne suis pas assez savante pour les instruire moi-même en tout; des maîtres y suppléent; je fais mon possible pour leur inspirer dans cet âge tendre une saine piété et des principes honorables. J'en fais autant; qu'il est en mon pouvoir, des filles tendres et soucieuses; des compagnes préposées entre elles; des maîtresses peu exigeantes, et en état en même temps de bien gouverner leur maison, et des citoyennes utiles en leur inspirant sans cesse par les conseils et surtout par l'exemple, l'attachement à leur pays et l'amour des vertus, des usages et du langage national; afin que dès leur enfance elles soient dignes d'être nées Polonoises. Il me paraît que de jeunes personnes

quint élevés doivent être nécessairement des épouses sensibles et douces, des mères tendres et éclairées. — Pen ai même acquis l'expérience par plusieurs de mes élèves qui depuis leur mariage font le bonheur de ceux, auxquels leur destinée les a unies. —

Mabrina témoigna à cette institutrice combien la manière dont elle remplissait les devoirs de son état lui paraissait respectable, et permit qu'on pourrait bien abandonner l'image souvent désagréable de faire venir à grands frais des gouvernantes pour résoudre l'éducation des Demoiselles, et trouver dans le pays des personnes dignes à tous égards, d'élever leurs concitoyennes, plus convenablement que des étrangers dont le choix même se trouve quelquefois mal dirigé.

En quittant cette maison Madame de S. entra dans celle qui l'avoisinoit. Une porte cachée, un grand escalier, un suisse polonois, une antichambre remplie de livres, tout en un mot déceloit l'épiscopat. — Malbina se fit annoncer au maître, comme quêtante espérant

qu'il voudroit bien contribuer à sa quête. Le valet de chambre occupé auprès d'une fenêtre à lire la gazette, se leva d'un air contraint, et après avoir fixé Malbina, il entra dans le cabinet de son maître dont la porte restant ouverte permit d'entendre toute leur conversation. Il y a là une personne qui quête, dit-il (point de réponse,) elle dit que c'est pour les hôpitaux. — Laissez-moi donc, vous voyez que j'étois; mais c'est pour les pauvres, pour les malheureux — oh ces pauvres me sont insupportables; je n'entends parler que d'eux; et bientôt ils ne me laisseront plus de repos dans ma chambre même. — Mais la quêtante est jolie. — A ces mots le maître ôta ses lunettes, arrangea sa robe de chambre et fit prier poliment Malbina d'entrer. A qui ai-je l'honneur de parler, lui demanda-t-il en la regardant par dessus l'épaule? Malbina déclina son nom en le saluant. Tout étonné de son rang et charmé de sa bonté, le seigneur opulent se troubla, balbutia, accrocha l'écran de la cheminée, et parut si peu à son aise en tirant ses rêveries, que Malbina, égayée par tout ce qui avoit précédé pût à peine s'empêcher d'éclater.

Elle se fêta bien vite et de sa lui présentant sa corbeille. « Tout ce que j'ai vu dans cet hôtel, me fait espérer que mes pauvres y trouveront d'abondans secours; » la corbeille était bien pleine, d'une substance distinguée et tirant trop dans le grand monde pour pouvoir balancer auprès d'elle entre l'avarice et la magnificence. Un instant suffit au vieux seigneur pour faire rapidement toutes ses réflexions; il sauta en rouleur de cinquante Ducats qu'il se trouva sur son bureau et le jeta dans la corbeille, peut-être il n'y eut pas une de ces pièces de la dernière partie de cette somme si d'ailleurs de la brillante et fraîche Malvina, une vieille et pauvre femme était venue à lui demander pour de plus pauvres qu'elle eût été.

Quoiqu'il en soit, Malvina échantonnée d'un surcroît aussi méprisé pour sa quête, qu'elle avec gaieté se retira chez son maître magnifiquement parvenu.

Après avoir traversé la rue elle se trouva chez une Dame qu'elle connaissait pour l'avoir souvent rencontré dans la société. Deuxième

pés et des sofas de grandeurs diverses, surmontés le salon, tandis, que des draperies de tout genre décoraient les croisées et les portes; une guitare en forme de Lyre était jetée sur un sofa; il y manquait plusieurs cordes et sur des degrés de bois d'acajou ou royan quelques notes de fleurs toutes déchirées qu'on avait négligé d'arroses. Le journal des modes, une tasse de chocolat à demi remplie, des billets de spectacles, des affiches, des gazettes étaient sur la table ronde à côté d'une énorme boîte remplie de chiffons les plus nouveaux de la boutique de Madame Tykiel. La Dame elle-même était devant une grandeglace un bonnet tout frais qu'on venait de lui apporter. Malvina entra dans ce moment. « Ah ma chère, que vous avez bien fait de venir, s'écria-t-elle, en apercevant M^{me} S. vous me déciderez sur le choix de ces chiffons, voici une heure qu'ils m'occupent et cela commence déjà à m'ennerver; veuillez comparer je vous prie le quel de ces tantes est le plus fin. — Qu'en n'oubliez pas de m'apporter ma douillette bleue, ainsi que mon chapeau à voile de dentelle, demain matin, » dit elle, à la jeune fille qui se tenait

«debout auprès du carton. — Car je n'aurois rien
 «à mettre pour la promenade en traisceaux qui
 «doit avoir lieu; vous Monsieur ne perdez pas
 «votre temps; votre cachet, je ne jouerai
 «pas de la guitare aujourd'hui.» Le maître de
 «musique s'inclina et sortit laissant voir par
 «son air d'enfant qui avait passé l'heure de la
 «leçon à attendre. — Malvina voyant cette guitare
 «si fêlée en désordre pensa que sans doute elle
 «était ainsi peu employée les autres jours. — Je
 «garde tout ce qui est dans la boîte, ma petite,
 «dites à votre maîtresse qu'elle n'oublie pas sa
 «signature de Lili's blanc pour le piquenique
 «du Dimanche. — Malvina voulut vous du choi-
 «sir, ou bien un déjeuner à la fourchette; restez
 «avec moi ma chère et vous verrez bientôt une
 «réunion brillante; tous les élégants se rassem-
 «blent ordinairement chez moi à cette heure-
 «ci et comme je ne dîne qu'à sept heures,
 «nous déjeunons toujours auparavant.» Mal-
 «vina voulut en vain plaquer un mot après ce
 «flux de paroles; elle fut encore interrompue
 «par l'élégante beauté qui lui dit: «Mais à pro-
 «pos, je crois que vous quittez pour les pas-
 «sés, le devoir quitter ainsi le Major Lisowski

«et plusieurs autres devaient s'accompagner;
 «mais j'y ai renoncé en songeant qu'il lui trop
 «froid pour s'offrir qu'une douillette, et qu'un
 «mantelet est beaucoup trop léd. — Je n'ai rien
 «à vous donner dans ce moment; mais mon
 «coeur mettra un Ducat pour moi, je vous en
 «prie.» Malvina donna volontiers ce Ducat
 «qu'elle ne restait jamais, et s'enquerra bien vite
 «en attendant venir la société joyeuse que la
 «Dame à la mode lui avait annoncée et qu'elle
 «voulait éviter pour ne point perdre inutile-
 «ment son temps. —

«Il parla étrange à Madame de S. après
 «avoir quitté l'élégante demeure où le tableau
 «de la matinée d'une femme à la mode s'était
 «offert à elle d'une manière si frappante, de
 «se trouver tout à coup devant la porte de
 «cours St. Basile. Elle soula et peu après
 «la porte lui fut ouverte par un vénérable reli-
 «gieux, dont la barbe blanche et le doux
 «regard inspiraient le respect et la confiance.
 «Il lui demanda ce qu'elle désirait. — Je viens
 «apporter les hôpitaux et les malheureux, mon
 «Père» lui répondit elle. — «Vous ne trouverez

pas de grands soins dans notre humble re-
 traite; la nuit, avec un doux sourire mais
 assés vous reposer dans notre jardin, et
 de me chargez sans plaisir de faire le tour de
 mes celliers et de vous en rapporter ce que
 j'aurai ramassé.

Mais, entre deux le jardin; une épave
 et haute muraille l'entourait, quelques cas-
 tiaux, bords de bois dans lesquels plusieurs
 ruisseaux étaient redés au défilé de l'hiver, un
 petit nombre d'arbres fruitiers et une citerne
 en pierre, qu'ombrageait un antique arçat, fut
 tout ce qu'elle y tenait. Elle s'élevait au-dessus du
 toit, un silence profond y régnait, et les pas-
 sants de quelques religieux traversant comme des
 ombres les hautes ouvertures du monastère d'An-
 toin, interrompaient à peine. La cloche sonnait une
 seule fois, et il s'en suivait un murmure sus-
 cité, que Malvina entendait venir du
 cloître recourant pour les prières des religieux.
 Elle s'abandonnait à une rêverie vague et pro-
 fonde réfléchissant sur la vanité insaisissable des
 occupations et de la destinée de ceux qu'un
 mur seul sépare. Rien en effet ne pouvait

offrir un contentement plus frappant que la bri-
 yère natale de la Dame élégante, comparée
 à la tranquille uniformité qui régnait dans sa
 monastère. Le père Eustache interrompit ses
 réflexions et vint lui remettre le don de sa
 communauté. Il était peu considérable, mais
 offert avec joie ce don parut sacré à Madame
 K, car c'était en effet un sacré effort pour la
 pauvreté à la rendre. Elle le remercia avec
 attendrissement et entraînée plutôt par la sen-
 sibilité que par la réflexion, elle ajouta: «Mon
 époux! quelle existence si tristement uniforme est
 la vôtre! pauvre, vieux et méprisé que vous
 devez être à présent. — Pas autre que vous
 le croyez mon enfant, lui répondit le père Eus-
 tache, il me faut pas toujours jurer sur l'événement
 de la vie. J'ai désiré le voir barbu dans
 ma jeunesse, comme tant d'autres et je pour-
 rais longuement des illusions monastères. J'é-
 prouvai des épices et des fougues inouïes,
 mais pourrai jamais rien obtenir d'écrit au-delà
 de tout de combats humides je quitte tout
 un jour et en résolvant cet habit, j'ai gagné
 entre autres avantages, celui d'avoir oublié le
 passé et d'être indifférent sur l'avenir. Aucun

étroitement ne pouvait me toucher. — La tranquillité me tient lieu de bonheur et une confiance absolue dans la providence remplace pour moi l'espérance. » Ainsi parla le religieux, il remit à Malvina une touffe d'osillels panachés qu'il tenait en main et ajouta : « Ma fille, veuillez accepter ces fleurs que j'ai plantés et qui ontient mes larmes. Le désir qu'elle vous rappelle quelquefois le vicieux Eschiel; vous vous souviendrez peut-être, au milieu des plaisirs du grand monde, qu'on peut trouver dans un cloître ignoré et sous la bête agreste, un cœur calme et tranquille quand une conscience exempte de tout reproche l'accompagne. » — Malvina ayant pris congé du sieillard avec émotion et reconnaissance, fut bientôt frappée d'un tableau entièrement opposé.

Le mouvement bruyant d'une auberge fréquentée remplaça le calme du monastère. Des cavaliers et financiers, des marchands arrivés pour le faire, un vieux gentilhomme en costume national, un jeune merveilleux en large redingote coiffé à l'incroyable, un acteur

pâte et blême, des employés civils, un juif équilibré, un catholique au front sombre et sévère qui ne tient point ménage, un médecin qui avait manqué son dîner, et beaucoup d'autres figures moins curieuses étaient placées à la table. Elle était chargée de bouteilles, et la chambre retentissait du bruit d'une conversation entretenue par tous les convives à la fois. Une jeune fille assez jolie, était placée dans un coin, où elle faisait entendre les sons d'une mauvaise harpe qu'un vieux violoncelle et un violon médiocre accompagnaient de leurs discordans accords. L'hôte une servante sous le bras courait partout en servant tout le monde. Les portes s'ouvraient sans cesse, et la foule des cabriolets de louage, en traversant en tout sens une des rues les plus fréquentées, achevait de rendre cette scène la plus frappant contraste de la tranquillité et du silence.

Malvina hâta longtemps à y entrer; mais l'espoir de ramasser une somme considérable, dans une assemblée aussi nombreuse, lui fit tout braver; et en effet elle n'eut pas lieu de s'en repentir, car le civil comme le militaire,

le campagnard comme l'élégant, le riche aussi bien que le pauvre, l'hôte et le misérable archère même s'empoussent de contribuer autant que leurs moyens le leur permettraient à soulager l'indigent. Cette prévenante générosité, attendit Madame S. elle observa avec égard que la bienfaisance, ce don sacré du ciel, est usée dans l'âme de nos concitoyens, avec l'antique hospitalité, la noble vaillance et le pur amour de la patrie. Veux nationales que ni des siècles de malheur, ni l'andancement du pays, ni le temps, ni les persécutions, ni la perte même de toute espérance n'ont pu effacer de nos cœurs.

C'est avec félicité que je partage l'opinion de Malvina à cet égard, ces respectables vertus ainsi que plusieurs autres appartiennent de tous tems aux Polonois; mais j'ajoute qu'on trouve auprès d'elles, la vanité, la légèreté, la passion que je voudrais bien en pouvoir décimer, en ajoutant à l'ardent enthousiasme qui nous les fait entreprendre avec chaleur, plus de constance, de persévérance et d'amour de l'ordre, sans les quelles le désir le plus ardent

de bien, demeure sans effet; pareil au brillant feu d'artifice, qui éblouit un moment pour ne laisser après lui qu'une fumée et des cendres plus épaisses encore.

Malvina fit plus d'une rencontre semblable dans le cours de sa suite qui dura plusieurs jours. Mais il serait superflu de les détailler, et je n'en ajouterai qu'une seule parcequ'elle se lie en quelque sorte à son histoire.

Après avoir visité les principales rues de celles qui lui étaient assignées; Madame de S. descendit vers la Vistule dans un quartier tout à fait ignoré et voyant d'humides cabanes entourées de misérables esclaves, habités par des gens auxquels il convenait plutôt de faire l'aumône que de la demander, elle voulait s'en retourner, lorsqu'ayant aperçu parmi ces chaumières une maison assez propre quelque petite, elle s'empressa d'y entrer. Un passage étroit séparait le cabinet de deux chambres voûteusement blanchies; on y voyoit les lits, l'armoire remplie d'une vaisselle de fer blanc, la table, les chaises, les images, les rideaux, tout enfa

entretenu avec la plus grande propriété. N'ajoutant personne dans la maison, Malina entra dans le vœux qui consistait d'une belle fièvre s'étendait jusqu'à la vitre; un sentier battu conduisait à la rivière; en suivant ce sentier Madame S. aperçut le tableau suivant.

Un homme d'un certain âge était assis sous un vieux et écorché pommier; il avait un teint livide et semblait occupé à pêcher à l'hameçon. Une jeune femme haute comme lui réparait un filet suspendu sur la porte; à ses pieds on voyait un haquet plein d'eau où se jouaient de petits poissons qu'une petite fille aux yeux et aux cheveux noirs comme du jais, défendait d'un côté qui semblait vouloir en faire sa proie. La rivière fluait dans cet endroit, un long circuit, on voyait un ruisseau léger voguer sur l'eau. Le pont et le faubourg de Praga que le soleil couchant éclairait de ses rayons, tout enfin rendait ce tableau digne du pinceau de Vermeer. La jeune femme aperçut Malina la première et ayant appelé l'objet de sa visite elle en fit part à son Père. «Vous êtes donc que cette Dame quête pour les pauvres? dit

«il d'un air en retirant sa ligne. Oh! si c'est pour les pauvres, les de Bohémien, Dierga veut y contribuer aussi. En disant cela, il tira une bourse de cuir et jeta deux écus dans la corbeille de Malina en ajoutant: «Père, pauvre aussi jadis, et le maître n'avait atteint à domer un autre. Personne ne voulait s'employer, parce que je suis noir, et cependant un Bohémien, peut-quelques fois être honnête. Ne trouvant ni ouvrage ni soutien je suis tombé dans un dénuement total. Mon grand et ma pauvre Eve me couraient de faim et de misère, et le vieux Dierga lui aurait servi biscuits, et aurait tenu les deux orphelins, que vous voyez, sans nul secours sur cette terre. Mais ce Dieu bon qui n'oublie même pas notre race permit à Dierga de rencontrer un ange; et c'est, bien un ange que le seigneur de Melitza.»

Malina redoubla d'attention à ces mots. Il faudrait s'étonner longtemps sur la manière dont ce hasard me le fit rencontrer, dit-il; mais se donna la peine d'examiner si Dierga ne lui en témoignait pas, se convainquit de ses maux

« et m'en débata à jamais. C'est lui qui acheta
 « cet esclon pour moi, me fit des avances pour
 « m'aider à exercer le métier de pêcheur, et
 « me fit déjà quelques années que Dénaga prend
 « des anguilles et des esturgeons, et ne tira
 « jamais son filet sans bénir mille fois ce bon
 « seigneur. Vire à jamais le seigneur de Mel-
 « styn, » s'écria le vieux Dénaga en jetant en
 l'air son petit bonnet rouge, et Malvina oubliant
 la soirée de la Princesse et la légèreté de Ludo-
 vic, uniquement touchée de son bon cœur,
 joignit des vœux sincères à ceux de ce vieil-
 lard si vaillant.

« Et ces coraux sont-ils aussi un présent
 « de Prince? » demanda Malvina, en apperce-
 vant une rangée de beaux grains de corail,
 dont la couleur contrastait vivement avec le
 cou blanc de la petite fille. « Oh non! répon-
 « dit le vieux Dénaga, c'est encore une autre
 « histoire. C'est le feu bienfaisant qui les a
 « donnés à Basine; » ces mots excitèrent la curio-
 sité de Madame S. et Dénaga qui aimait à con-
 ter, lassait complètement. Les soirées belles
 et tranquilles, éclairées par la pleine Lune,

sont propres à la pêche des anguilles; mais
 voyez vous chère Dame, je venais ici tous les
 soirs pour y jeter mes filets; je m'étais à re-
 garder de côté et d'autre, pour me débarrasser,
 lorsque tout à coup j'aperçus un homme de
 l'autre côté de la baie qui marchait sur le
 sable au bord de l'eau. Il était enveloppé d'une
 large redingote et un chapeau rabattu cachait
 son visage; il regardait souvent la Lune avec
 de son sein quelque chose de blanc et de très-
 fin, soupesait et parlait tout seul. D'adieu je
 conclus, ma bonne Dame, que cet homme était
 fou. Mais puisqu'il se nuit à personne, que
 Dieu le bénisse me dis-je; Dénaga pêche
 aux anguilles, le feu porte un linge blanc sur
 son cœur, et nous chacun fait ce qui lui plaît.
 Mais hier au soir qu'arriva-t-il? le feu qui ordi-
 nairement se promène au bord de la rivière,
 vint s'asseoir sur cette colline dont on découvre
 d'ici les pierres blanchâtres et ayant tiré ce linge
 précieux de son sein il était profondément en
 le fixant, lorsqu'un vent impétueux s'éleva,
 enleva le voile et le porta sur l'eau. Moi le feu
 jeta un cri perçant, et voulut le rattraper;
 il se serait-je crois précipité dans la rivière;

mais heureusement le chiffon s'embarrassa dans mes liens. J'eus le temps d'appeler cet homme singulier et de l'empêcher de se jeter à l'eau pour en retirer sa précieuse gerbille.

Béni soit! ma chère Dame, chacun à sa manière. Je lui rendis sa mousseline blanche, et il se réjouit si fort en la recevant, que l'on n'a encore lorsque j'y pense. Il voulait me donner sa montre, mais Dénoga ne l'accepta pas; car voyez vous c'est dans sa joie que je lui aurais fait payer, et la mousseline mouillée ne valait pas un sou. Le fou s'échappa alors et revint bientôt après, en apportant ce collier que vous voyez au cou de Rosette. Prenez-le, je vous en prie, nous dit-il, qu'il vous rappelle ainsi que vous n'avez rendu un service signalé, en me laissant recouvrer l'ami que bien que je possède ce monde.

Le vieux pêcheur avait cessé de parler, et Maltrix l'écoutait encore; ses yeux demeuraient involontairement fixés sur cette calotte blanche, sur laquelle cet homme extraordinaire avait été saisi. Cet homme qu'elle

avait été bien malheureux, mais malheureusement d'un esprit aliéné. Elle croyait le voir se précipitant dans les eaux, pour saisir un gage auquel l'amour seul pouvait donner tant de prix. Mille idées vagues et bizarres, en donnant lessor à sa jeune imagination virent travailler sa tête vive et toucher son cœur sensible. Ces mots: *O comme il doit faire!* s'échappant de ses lèvres avec un profond soupire; elle songea de sa distraction, et prit brusquement congé de l'honnête Robédine qui la crut sans doute folle aussi, en voyant qu'elle se parlait ainsi à elle-même. Madame S. fit de vains efforts pour s'occuper d'autre chose. La bienfaisance de Prince de Meltrix que Dénoga avait décrit avec une simplicité si ingénue, et le souvenir de ce malheureux, qu'on pressait sans doute bien à tort pour un fou, l'occupaient uniquement, et la firent tomber dans une rêverie si profonde, qu'elle ne sut comment elle se retrouva en ville. En passant devant la cathédrale les sons majestueux de l'orgue qui se faisaient entendre sous ces voûtes majestueuses, la réveillèrent enfin,

En passant devant la cathédrale les sons majestueux de l'orgue qui se faisaient entendre sous ces voûtes majestueuses, la réveillèrent enfin,

fatiguée d'une journée aussi pénible, elle entra à l'église dans le dessein de s'y reposer. On chantait vèpres; le grand orgue seul se trouva éclairé tandis que l'orgue se répandait déjà dans l'église voisine. Il paraît assez étrange. Malvina s'assit près de la porte, mit sa corbeille ouverte à côté d'elle, et attendit en silence que les pianos y déposassent leurs amoncelés. La solennité du lieu, le musique lente et légère de l'orgue, l'obscurité des voûtes, tout cela augmenta l'inclinaison avec laquelle Madame S. était entrée dans la cathédrale. Ce qu'elle avait éprouvé touchant le Prince et le Bohémien, et le hasard qui l'avait conduite précisément là, où elle avait pu s'échapper de toute la bonté de son cœur, venait involontairement ses pensées sur ce sujet. Le Ludomir de Varsovie et ses sermens qui l'effrayaient si fort d'apartir d'elle, et Ludomir bien-faisant à l'égard de Dženg, Ludomir sensible, plein de vertus, tel ou tel mot qu'elle l'avait connu et aimé à Rixevitz, rempli au ce moment son cœur et son âme toute entière.

Elle éprouvait alors pour lui l'amour le

placé, et le cœur plein de la plus tendre affection; elle adressa ses vœux à son Dieu, et lui offrit avec enthousiasme toute la gratitude dont son âme était pénétrée, pour ce sentiment du pur amour, répandu dans le cœur de toutes les créatures, sentiment que tôt ou tard, elle se éprouve à son tour, et qui seul peut être l'avant-garde de l'éternelle félicité.

Je ne saurais expliquer pourquoi (car Malvina l'ignora elle-même) je ne saurais dire pourquoi le souvenir du malheureux insensé se joignit ainsi celle à ses prières, à ses vœux, et au souvenir même de Ludomir. La cellule des bords de la Vistule; cette maquette blanche du récit de Dženg et le malheureux dont elle était l'auteur bien en se traçant à sa mémoire, se mêlèrent involontairement à ses plus agréables idées.

Quelqu'un qui passait au moment même ayant reconnu une qu'on lui en la personne de Madame S. jeta un rouleau de monnaie dans sa corbeille et comme elle relevait la dentelle

naire qui courait son visage, il s'écria avec un accent inexplicable: „oh Malvina! . . . „oh Dieu! et cédant malgré l'obscurité du lieu et de maintes épaïs, dont il était surchargé, reconut en lui Ludomir. Son regard exprimait l'amour le plus tendre, tandis que l'étonnement, la joie, la tendresse et une légère teinte de reproche se faisaient remarquer dans ses yeux. Il ne pouvait se présenter à Madame S. dans un moment plus favorable. Remplie de souvenirs de sa bonté touchante, les éloges que lui avait prodigué la reconnaissance retentissaient encore à son oreille; reportée en pensée aux mêmes heures de Knésin, toute la sensibilité de son cœur en était encore émue; et quand Ludomir lui adressa ce peu de mots si simples, avec le ton qui avait si bien su être entendu à son cœur; ils parurent à Malvina les expressions de l'amour le plus vil; éprouvant alors toute la force du sentiment qu'elle lui avait voué, elle voulut lui en faire l'aveu avec sa sincérité accoutumée; persuadée, que Ludomir captivé par sa franchise n'aurait rien de taché pour elle, et lui découvrait la cause des bizarreries d'une conduite

qui en l'effrayant et l'étonnant sans cesse l'éloignait si souvent de lui; et qu'à sa grande surprise elle se rappelait à peine dans ce moment.

Madame S. se leva. Ludomir la fixait avec intérêt, elle s'approche et lui dit rapidement ces mots. Ludomir Yrécie (n'a pas changé le cœur de Malvina) voudrait-elle ajouter sans doute, et je vous le rends aujourd'hui aussi rempli de vous que dans les temps heureux de la naissance de notre amour; mais elle ne put profiter ces dernières paroles, et à peine Ludomir eut-il entendu les deux premiers mots, qu'un bruit terrible, le tonnerre et des cris d'alarme au feu au feu interrompirent l'entretien des deux amans; entretien qu'un concours de circonstances avait amené, d'où dépendait leur bonheur, et qui interrompu dans ce moment, ne se renouvelera peut-être pas de sitôt.

Ludomir quitta l'église pour voir où était l'incendie et pouvoir ensuite retrouver Malvina de ce lieu. Mais celle-ci effrayée voulut le suivre au lieu de l'attendre, l'obscurité et la crainte

frain, qu'elle se dirigea du côté opposé et sortit par une autre porte. Un incendie violent agita ses ravages sur-a-vis de l'église; elle fut saisie de frayeur à cette vue, et ne put retrouver Ludomir. La rue étoit remplie de monde; de pompes, de soldats, on ne pouvoit y passer. Une femme inconnue, aux côtés qui effleuroit la rue, en un mot tout se réunit pour inspirer à Malvina la terreur la plus vive. N.

Heureusement qu'Anna la rejoignit alors à travers la foule, et parvint jusqu'à sa maîtresse non sans beaucoup de peine et sans répondre à toutes ses questions sur Ludomir. Elle la prit sous le bras et l'emmena presque au péril de sa vie, parmi les charniers, les voitures et le tumulte. Elles parvinrent dans une rue plus tranquille, et montée dans un cabriolet de louage Malvina se fit enfin ramener chez elle.

Madame S. extrêmement fatiguée se coucha aussitôt; mais elle ne put s'endormir; son inquiétude à l'égard de Ludomir et l'étonnement qu'elle se figura qu'il doit éprouver en

ne le trouvant plus à l'église, étoitait le sommeil de ses paupières. Le regret de n'avoir encore pu lui faire parler, de cet amour qui remplissoit tout cœur avec tant de force, ne lui laissoit aucun repos. Elle se consolait enfin par l'idée que Ludomir n'étoit que distrait et ne doutoit pas que Ludomir en retournant chez elle le lendemain pour s'informar si elle étoit heureusement revenue, s'excuseroit tout, et lui donneroit le moyen de renouer leur entretien.

Elle prévoyoit avec un plaisir extrême, l'attendrissement et la reconnaissance de Ludomir; bercée des plus saines idées et fatiguée de sa laborieuse journée elle s'endormit enfin. Et puisque Malvina repose, faisons de même avant de commencer le chapitre suivant.

Fin du I. Volume.



174894

174894

Państwowa Biblioteka Ni-
em. Szkoły Edukacji Pias
w Lublinie

174 894 v.

PESPEK

PESPEK